

LE NUMERO : 5 CENTIMES

L'EXPRESS de LYON

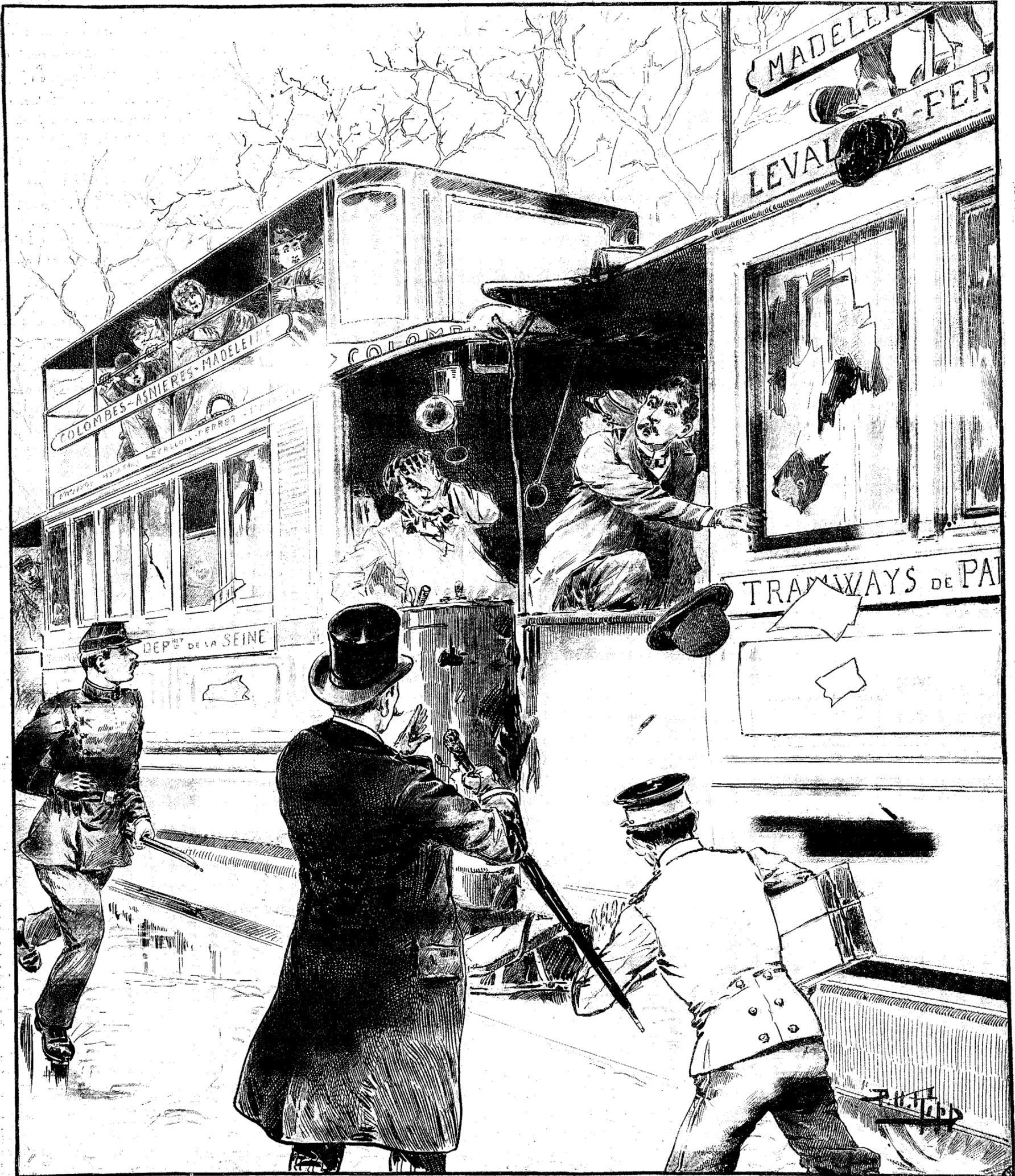
ILLUSTRE

Imprimerie de l'Express de Lyon

ABONNEMENTS :
 UN AN ET DÉPARTEMENTS :
 Un an 3 fr.
 Six mois 2 .
 Trois mois 1 .
 Un an : 1 fr. pour les abonnés d'un an à L'EXPRESS DE LYON

PARAISSANT LE DIMANCHE
 ADMINISTRATION : 65, rue de la République, LYON

4^e Année N° 3.
 Dimanche 21 Janvier 1900.



Grave accident à Paris.
 Un tramway qui recule.



RÉSUMÉ DE LA SEMAINE

C'est dans le malheur que les nations, comme les hommes, prennent une claire conscience de leurs intérêts véritables et mesurent l'étendue de leurs fautes.

La Grande-Bretagne est arrivée à cette heure critique et, recueillant les fruits amers de la politique de casse-cou qu'elle a suivie dans le Sud Africain, elle entrevoit avec terreur un avenir plein de sombres menaces.

L'opinion publique, longtemps égarée par les mensonges des politiciens, commence à se ressaisir et certains journaux, qui avaient de toutes leurs forces poussé à la guerre, tiennent aujourd'hui un langage qui contraste singulièrement avec leur ton d'il y a quelques mois.

« Les temps sont venus, dit l'un d'eux où la Nation, enfin éveillée, doit faire l'effort nécessaire pour trouver des hommes capables de la bien gouverner.

« En dehors de cette éventualité, il n'y a pas de réussite possible ; or, la réussite ou la perte de l'Empire sont les deux alternatives que laisse la situation. »

L'heure est solennelle pour l'Angleterre, ses ressources militaires sont à peu près épuisées. La mobilisation des réserves ne s'est pas effectuée sans entraîner de graves mécomptes, et les dernières fanfaronades ordonnant la levée de cent mille hommes ne donneront pas le change sur une situation plénière de périls.

Toute nouvelle levée de milices pourrait avoir, du reste, un fâcheux contre-coup sur la situation économique du Royaume-Uni. Les récents appels ont fait de grands vides dans les rangs des ouvriers mineurs, en même temps que le prodigieux accroissement de la consommation du charbon pour le transport des munitions et des troupes déterminait une véritable disette de combustible.

Une autre crise vient d'éclater, consécutive de la première. Les transatlantiques, réquisitionnés par le Gouvernement pour les transports au Transvaal, n'approvisionnement plus les grands centres en bestiaux, et la rareté de la viande, dans les grandes cités anglaises peut entraîner d'incalculables conséquences.

La situation extérieure n'est pas plus brillante. Pendant quelque temps, l'Angleterre paraissait attendre des gouvernements une sorte de neutralité bienveillante. Or, les tendances hostiles s'accroissent chaque jour, de ce côté avec une plus grande netteté.

La vaste clameur d'indignation qui s'est élevée en Allemagne à la suite de la saisie de deux paquebots est un avertissement dont on ne peut dissimuler l'importance.

Mais le symptôme le plus significatif est fourni par l'attitude de la Russie qui renforce précipitamment les garnisons déjà nombreuses qu'elle possède dans l'Asie centrale. Chez les Russes, on allègue, pour expliquer ces envois de troupes, la nécessité de se rendre compte, par un essai, de la mobilisation des troupes et de la valeur stratégique du chemin de fer de l'Asie centrale. On admet cependant que les troupes ne retourneront pas dans le Caucase ; elles resteront au lieu du débarquement.

Il est évident que ces envois de troupes ont le caractère de mouvements préparés à l'avance, mais il est également fort clair que le gouvernement russe n'attend peut-être que la suite des événements de l'Afrique du Sud pour se décider à l'action.

Les Italiens eux-mêmes, qui seuls à peu près en Europe avaient montré quelque sympathie pour les Anglais, sentent que le moment est venu de tirer leurs amis d'embarras. C'est dans ce but que de nombreuses sociétés italiennes viennent d'inviter leur gouvernement à se mettre d'accord avec les grandes puissances pour offrir leur médiation aux belligérants.

Mais déjà quelques journaux russes, dans des notes évidemment inspirées, font remarquer qu'intervenir en ce moment serait rendre service à l'Angleterre, qui, si elle feignait un mécontentement apparent de pareille intervention, en serait néanmoins très satisfaite dans le fond, car elle la tirerait opportunément de la situation critique dans laquelle l'a plongée la politique de MM. Chamberlain et consorts.

Une intervention n'aurait de raison d'être que si les Boers avoient lieu de craindre qu'à leurs récents victoires ne succèdent bientôt des revers, chose qui paraît, au contraire, fort peu probable, tandis que leur triomphe final est beaucoup plus à prévoir, et qu'il y aurait, par conséquent, une injustice manifeste à les priver, par une intervention intempestive, de la récompense que mérite leur héroïque conduite, c'est-à-dire de la reconnaissance de leur pleine indépendance et de l'acquisition d'un débouché dans l'Océan.

Est-ce que véritablement l'heure de la reddition des comptes aurait sonné pour l'Angleterre ?

Abandonnons un instant ces graves questions qui préparent tant de besogne ardue aux diplomates et aux soldats. et consacrons quelques mots aux récentes découvertes des savants.

Le professeur Fesenden et son assistant, le professeur Kinter, de la Western University de Pensylvanie, viennent de faire breveter un appareil de télégraphie sans fil qu'ils affirment avoir une sensibilité deux mille fois plus forte que celui de M. Marconi. Alors que M. Marconi n'arrive à transmettre des télégrammes aériens qu'à la distance moyenne de 90 milles, les nouveaux inventeurs prétendent être à même de transmettre des dépêches au moins à travers l'Océan Atlantique.

D'autre part, dans les chantiers de Newport (Etats-Unis), on travaille à la construction d'un navire d'un nouveau modèle, invention d'un ingénieur américain.

Au dire des personnes compétentes, ce bâtiment est appelé à révolutionner l'art naval.

Selon le calcul de l'inventeur on pourrait avec ce nouveau navire, faire le trajet de New-York au Havre en trois jours.

Comme on le voit, nos successeurs auront des facilités de communication absolument merveilleuses. Ces inventions répondront-elles à leur but ? Demant aux hommes plus de facilités pour se connaître, leur permettront-elles de s'apprécier davantage et de rapprocher leur cœur ? L'homme devenu tout puissant sur la nature règnera-t-il enfin sur lui-même et, se laissant guider par la bonté, fera-t-il enfin mentir le vieil axiome que l'histoire de tant de siècles a malheureusement confirmé : *homo homini lupus*.

NOS GRAVURES

UNE COLLISION DE TRAMWAYS A PARIS

Les anciens tramways à chevaux disparaissent peu à peu de nos grandes villes modernes et l'électricité, sur ce point spécial comme sur beaucoup d'autres, fait une concurrence redoutable aux anciens modes de traction.

Les nouvelles voitures électriques sont plus vastes, plus confortables, et circulent avec une plus grande rapidité.

Toutefois, elles ne sont pas absolument exemptes d'inconvénients.

Il peut arriver, dans les montées un peu rudes que le moteur se trouve à bout de forces à mi-côte. Le lourd véhicule descend alors de lui-même la pente qu'il avait eu tant de mal à gravir.

La rapidité de cette descente s'accroît en raison de l'énorme poids de la voiture, et les freins ne sont pas toujours assez forts pour enrayer complètement le mouvement.

Tel est le cas qui s'est présenté il y a quelques jours à Paris, sur la ligne Levallois-Madeleine. La voiture descendant le boulevard Maiesherbes est venue heurter le tramway suivant. Le choc fut rude, comme bien l'on pense, mais fort heureusement, on n'a pas eu à déplorer d'accident de personne.

BAGARRES A SAINT-ÉTIENNE AU COURS DES DERNIÈRES GRÈVES.

De graves incidents se sont produits, à Saint-Etienne, au cours des dernières grèves.

Chaque jour, les tisseurs et passementiers parcourent la ville en cortège, et ces manifestations, pour être bruyantes, n'avaient pas, jusqu'alors, dégénéré en désordres.

Le jeudi 3 Janvier, les tisseurs descendaient au nombre de 4,000 environ vers la demeure du maire. Les agents et les gendarmes tentèrent vainement de les arrêter. Un escadron de dragons, venu pour les renforcer, chargea la foule. Ce fut alors une mêlée épouvantable. L'agitation prit bientôt une mauvaise tournure et dégénéra en véritable émeute. Les manifestants, composés surtout de professionnels du désordre, prirent d'assaut les tramways à vapeur arrêtés. Sur la place Marengo, ils brisèrent tout ce qui leur tomba sous la main, détruisirent les chaises, les réverbères, etc. L'aspect de cette place était lamentable. Les émeutiers firent des autodafés avec les objets brisés, les chaises, des branches d'arbre, etc.

Enfin, vers onze heures du soir, grâce à la pluie qui commençait à tomber, le calme se rétablit dans la ville.

L'ondée éteignit les feux allumés et dispersa les manifestants.

Ces regrettables scènes de violence n'ont heureusement pas eu de lendemain, et les grèves se sont achevées, quelques jours après, très pacifiquement.

LE PALAIS MYSTÉRIeux

I

Au loin, derrière Mexico, le soleil descendait la pente de l'horizon. La brise de mai, forte, agitait le feuillage des arbres du parc impérial ; et, au pied de la résidence princière, piétons et cavaliers passaient par groupes, non sans tourner la tête vers un attelage de mules enrubanées arrêté au milieu de la cour pavée de marbres. Un strident coup de trompette annonça l'ouverture des portes ; peu après, un homme de trente ans, vêtu de soie, portant au baudrier une épée enrichie de diamants, descendit les degrés du perron.

Le chambellan et l'aide de camp, graves personnes, le suivaient. A son ordre, le cocher des mules leur fit franchir la grille. L'escorte formée derrière, l'empereur Théli put monter. Mais, à peine était-il assis au fond du carrosse de grand gala que son attention fut attirée par un cri rauque.

L'aide de camp cherchait à écarter une vieille femme bien habillée, et qui, la tête chauve, lépreuse, les membres à demi-estropiés, se traînait vers le souverain. Il ordonna :

— Laissez-la venir !
Se tortillant comme un reptile, la vieille femme monta au blanc marchepied de la voiture ; et, sans y avoir été invitée, elle prit la main gauche de l'empereur.

— Sorcière, quel est ton oracle aujourd'hui ? Une grimace tordit la bouche du monstre.

— Je ne dirai rien... rien...
— Pourquoi ?
— Mes révélations me conduiraient à la potence, tout droit.

Et elle retomba sur le pavé, son misérable corps tout tordu, décidée à battre en retraite.

— Viens ! Je t'ordonne de parler ! Et tu ne seras point pendue, ni inquisitionnée.

Revenue au marchepied, elle balbutia, lentement :

— Avant que huit jours se soient écoulés, l'empereur aura péri, étouffé au fond d'un palais mystérieux.

Théli, mécréant, lui jeta une pièce de monnaie ; il riait ; puis il dit :

— Tu divagues.
Elle étendit la main vers l'est.
— Le danger arrive au galop ; prenez garde ! Il n'épargne personne...

Pendant qu'elle s'éloignait, l'empereur commandait au postillon :

— Pars ! Brûle la route. J'ai hâte d'arriver !

II

Les mules s'élançèrent au galop. L'empereur regardait les arbres et les récoltes qui semblaient fuir. Autour des roues dorées du véhicule et sous les pas des coursiers, la poussière s'élevait. D'un timbre sec, mais sonore, les fers des chevaux de l'escorte battaient les cailloux.

Le soleil était descendu dans son lit de pourpre ; la brève augmentait, et avant que ne s'éteignît la dernière lueur du crépuscule, le carrosse s'arrêta à la grille du château d'Omt, ordinaire résidence d'été du roi des Morelas.

Le roi Barberos et sa fille Martha s'étaient portés à la rencontre du souverain qu'ils saluèrent très bas. Martha allait être fiancée à Théli, ce soir-là.

La blanche demeure du roi était bâtie au milieu d'un grand parc. A la nuit tombée, elle s'étoilait de points lumineux jaillis des fenêtres. Et tous les arbres des principales allées avaient été chargés de lanternes aux couleurs multicolores, ce qui faisait un *giorno* splendide.

Théli, descendu de carrosse, marcha sur des tapis de roses. Les musiques cachées au fond des bosquets jouaient de troublantes mélodies. Cinquante jeunes filles, vêtues de blanc, précédaient l'empereur qui tenait dans sa large main la main frêle de Martha, Martha couronnée de fleurs, l'indicible joie d'amour au fond du cœur.

Ils gravirent le perron du château au milieu des vivats. Et, dans la salle d'honneur, quand ils s'arrêtèrent sous les lumières crues des cirés rouges, la jeune fille laissa tomber le voile serré à son front.

Avec des yeux noirs, le nez droit et fin, le teint coloré, la bouche rose, la taille admirable, immobile, elle figurait une statue de Praxitèle qui attirait l'attention d'une galerie composée de princes et de nobles cavaliers.

Barberos éleva la voix :

— Le grand empereur Théli fait à notre royale maison l'honneur de lui offrir une alliance ; ne

pouvons-nous mieux agir que de lui accorder la main de Martha, notre unique héritière. Joyeux seigneurs et amies de ma fille bien-aimée, les fêtes des fiançailles vont commencer.

L'empereur mit un baiser au front de la jeune fille. Martha tressaillit. Et, par ordre de préséance, les gens de la cour allaient présenter leurs compliments, livra la porte de la salle brusquement poussée quand passage à un homme couvert de poussière.

III

Le courrier s'écria :

— Malédiction ! Les chasseurs de Fernand Cortez sont près d'ici... Fuyez ! si vous ne voulez pas être pris, livrés aux derniers supplices !

A cette nouvelle annonce du danger, tous les visages pâlirent. Théli vit Martha défaillante tomber dans les bras de son père. L'empereur mit la main sur la garde de son épée.

Barberos le vint supplier :

— Sire, je vais résister à l'ennemi avec mes gens et les soldats de votre escorte ; mais quittez cette demeure, protégez la fuite de Martha, le plus précieux trésor que j'aie au monde...

— C'est une prière?... J'aurais préféré combattre...

— C'est une prière, sire. A vous seul, je dois confier ma fille. Gagnez avec elle le refuge des rois Aztèques où, la bataille perdue, car je prévois une défaite, je vous rejoindrai...

La jeune fille, tremblante, sollicita le secours du prince.

Déjà, la salle était vide. Sur l'ordre du roi, des chevaux sellés furent amenés devant le perron. Il n'y avait pas un instant à perdre. Une femme de charge couvrit Martha d'un grand manteau, la chaussa de brodequins éperonnés, remplaça la couronne de roses par une toque de plumes. Son fiancé la mit en selle et, sous l'épée, les coursiers bondirent au milieu de l'avenue.

— A bientôt, mes enfants ! cria le roi.

— A bientôt ! répondit l'empereur qui s'éloignait à regret.

Des coups de feu retentirent au milieu de cette nuit splendide et étouffée ; une grande flamme, horrible à voir, raya un moment le ciel ; des cris de blessés s'élevèrent pendant que, sous les fugitifs, le sol semblait se dérober et ils allaient, échevelés, courbés sur la crinière des coursiers, perdant haleine dans la vitesse.

A l'horizon, la lune monta devant eux.

Après une course de deux heures, les toits d'un village indien se dessinèrent ; et des feux brillèrent à travers les cloisons.

— N'est-ce pas le lieu où nous devons nous arrêter ? demanda la jeune fille.

— Non ; mais avant l'aube, nous serons en sûreté...

— Sire, j'ai peur sur cette route. Il la rassura.

Dans un chemin nouvellement tracé, leurs chevaux galopèrent jusqu'à Cuernavaca, la capitale des états du roi Barberos. Les portes étant fermées, ils durent longer les murailles et descendre au fond d'une vallée à l'aspect sauvage, entre des bananiers et des cocotiers rabougris.

Soudain, une grande muraille barra la route.

IV

Ils se trouvaient au milieu des terres chaudes, au pied du palais antique des rois Aztèques, vaste agglomération de rochers, aux immenses galeries longtempes, fermées, dont un vaillant explorateur français, Jules Claine, avait l'entrée il y a dix ans.

Ce palais mystérieux, digne de figurer parmi les merveilles des *Mille et une Nuits*, est appelé, par les Mexicains, grotte de Cocahnamilpra. Les Indiens le croient un enfer plein de diables ; ainsi, ses décors ont pu échapper à des mains dévastatrices, ses tombeaux ont été respectés.

Arrêté, Théli prend une torche de lin suspendue à sa selle, l'allume, et, ayant aidé Martha à descendre de cheval, il l'entraîne par un dédale, franchit le torrent qui coule au fond de la première grotte, sur un pont de granit. Ils entendent le bruit du ruisseau rapide à travers les rochers, ils voient la voûte du ciel, encore ; de là ils gagnent la salle des gardes, ornée de grands colonnes. Un chien énorme, accroupi, semble y veiller, attendre les maîtres disparus.

Martha frissonne. Elle entend une voix bien timbrée et douce.

— Nous sommes seuls dans ces lieux... J'ai une épée pour vous défendre.

Ces paroles encourageant la jeune fille.

La salle du trône, où ils pénétrèrent, éblouit les yeux de la fiancée.

Entre les murs tout blancs, sous la voûte très haute formée de stalactites transparentes et artistiquement coulées, deux grands sièges en marbre au dossier épais (à aux bras arrondis, étaient placés au-dessous d'un vaste baldaquin. Autour, cent tabourets, taillés en plein roc, avaient dû, vingt siècles auparavant, servir de sièges aux courtisans des rois Aztèques. Une draperie de glace bleuâtre ornait les angles des murs ; et, à chaque pas, le pavé d'onyx rendait un son grave que répétaient des échos, de loin en loin.

— Ici, nous attendons le roi votre père.

Le prince alluma les torches de résine fixées sur des consoles. Mille facettes resplendirent aux lieux.

Un passage s'ouvrait devant les jeunes gens. — Venez, ma belle fiancée... Ils portèrent leurs pas à la salle des tombeaux. Là, d'immenses formations d'aspect sépulcral, rangées, en double ligne, au pied des murs poussiéreux. Est-ce le temps, est-ce la main des hommes qui a tracé, au-dessus, une écriture bizarre ? A qui l'œuvre des larmes et des feuilles de cyprès dessinées aux fûts des colonnes ?

Un étroit couloir conduit de la salle des tombeaux à la salle des palmiers. La pièce, rectan-



gulaire, sert de champ à cinq cents arbres qui, énormes, pétrifiés, montent jusqu'à des nuages de stalactite, décors de ciel orangeux.

On voit à la suite : la salle des orgues, à ciel ouvert, où le vent vient jouer sur des claviers de stalagmites. Le salon du désordre aux colonnes tordues, aux murailles lézardées, dont le sol crevassé, et la voûte à demi-éventrée menacent le visiteur d'un ensevelissement.

Théli conduisait Martha éblouie dans ces lieux étranges.

Un bruit de pas les ramena à la salle du trône; le roi Barberos, vaincu, arrivait peut-être? Leur appel resta sans réponse; ils résolurent d'attendre.

La fatigue leur pesait.

Martha reçut au front le chaste baiser du prince, avant de s'asseoir au fond du grand siège royal; elle en devait faire sa couche; elle s'endormit pendant que, à côté, dans son fauteuil froid, l'empereur le front baissé, songeait à des choses graves.

V

Par quel mystérieux travail, la stalactite du baldaquin descendit-elle sur les fauteuils occupés, pour envelopper les deux fiancés d'une cuirasse de pierre?

A leur réveil, ils se sentirent pris dans l'étau.

Les torches brûlaient encore, et un jour vague mettait aux coins de la salle des lueurs crépusculaires; un silence de mort régnait en ce lieu; mais la stalactite descendait toujours, filait lentement l'ossuaire sur les corps vivants.

Théli appela la fille du roi.

— Hélas! sire, sur moi, le fauteuil s'est

fermé... Ne pouvez-vous venir à mon secours?

— Le même phénomène agit par là... Est-ce un rêve?

— Mes yeux sont ouverts... Le ciel nous accable...

Et sa voix baissa pour dire :

— ... Je vous aime.

L'aveu illumina le visage du prince. Ce fut une leur fugitive.

— Je vous aime! répondit-il.

Les échos répétèrent ces tendres paroles.

— Le roi Barberos va venir nous délivrer, reprit Théli.

A ce moment, une brise entrée dans la salle des orgues joua, en notes aussi vibrantes que celle d'un orgue à puissant registre, un hymne mélodieux; à ce chant qui roulait de voûte en voûte, succéda un morceau funèbre.

— Ecoutez! Ecoutez! dit Martha, voici le chant de la descente au tombeau. J'ai peur...

L'empereur ne pouvait plus répondre; la stalactite lui avait fait un masque qui l'étouffait. Au moment d'expirer, il s'était rappelé la prédiction de la sorcière.

A quelques minutes d'intervalle, Théli et Martha s'endormaient du sommeil éternel, pendant que le roi Barberos succombait aux portes de sa capitale contre l'ennemi lancé à sa poursuite.

Cela n'est point une légende; et, au fond du palais maintenant ouvert, on voit les fiancés qui s'aimaient tant, pétrifiés, à la place, où jadis, trônaient les rois Aztèques.

Edouard GACHOT.

LES NOCES D'ARGENT

I

Ce matin-là, tante Claire se leva toute guillerette, et aussi tout émue. A peine éveillée, aux premiers rayons de l'aube, elle alla vers les vitres. Dehors, le soleil vif brillait dans les pommiers; les haies, toutes fleuries, se blanchissaient d'une rosée transparente; quelques nuages violets flottaient mollement dans le ciel pâle.

Tante Claire pensa à toute cette joie délicate du printemps, et son cœur ne lui sembla plus vieux ni attristé. La tiédeur des rayons, l'aube, l'odeur pénétrante du verger la remplirent d'extase. Tante Claire frissonna de bien-être dans les rideaux et, tout de suite, elle se trouva heureuse.

Puis, ce fut son miroir qui attira ses regards. Ce matin-là, elle s'y trouva moins ridée et moins vieillie. Ses boucles grisonnantes lui semblèrent moins neigeuses, ses yeux plus brillants et moins fatigués.

Instinctivement, tante Claire se retourna vers un pastel qui ornait la muraille blanche. Une gracieuse jeune fille s'épanouissait dans toute sa beauté un peu précieuse de marquise de dix-huit ans. Une fontange bleue dans sa chevelure un peu poudrée, du point d'Angleterre finement brodé autour du cou, une mouche sur le coin de ses lèvres moqueuses en faisaient une image mignonne et fragile.

Le temps avait bien un peu atteint la fine poudre du pastel, et, dans le cadre doré, la physionomie effacée de la jeune fille semblait ne plus s'épanouir que comme à travers un voile; mais tante Claire se souvint de sa jeunesse toute radieuse et toute séduisante.

Depuis, bien des années avaient passé. Toutefois, elles s'étaient écoulées lentes, douces, ainsi qu'entre deux rives les vagues tranquilles d'un fleuve très paisible. Aucune secousse, aucune peine grave jamais n'était venue troubler le cours si harmonieux de cette existence calme et simple.

Et tante Claire, peu à peu, se prend à penser. Elle revoit le passé, sa jeunesse. Un peu penché au-dessus de la psyché d'argent qui reflète sa personne, elle se reporte aux étapes de son existence. Et elle s'avance alors vers un vieux secrétaire de bois laqué, et en tire un coffret qu'elle ouvre d'une très petite clef.

Divers menus objets s'en échappent, odorants.

Des souvenirs! Tout son jeune âge, toute sa pensée éteinte dans le lointain! De minces favoris fanés reliaient des paquets de lettres. Il y a là des fleurs qui ont trente ans et plus, des petites roses qui ne sont plus que poudre et qu'un rien détruirait, ainsi qu'une aile légère de frêle papillon mort.

Tout cela dort dans ce coffret depuis un quart de siècle. Depuis l'époque de son mariage. Elle avait alors passé la vingt-sixième année. L'oncle François l'aimait depuis longtemps, mais des obstacles s'étaient mis en travers de leurs projets, et ils avaient dû attendre longtemps avant de s'unir.

Les douces mains onctueuses fouillaient dans ce monceau de billets parfumés, dans ces multiples petits cercueils des fleurs; elles en sont toutes tremblantes et toutes pâlies; l'émotion qui se dégage de ces choses semble leur communiquer un frémissement léger.

Mais, tout à coup, ce sont des appels joyeux. La grande porte s'est ouverte subitement, et, par les tentures écartées, de petits enfants se sont élancés, en se bousculant, ainsi que de petits fous, vers la tante Claire.

— Tante, tante chérie, laisse-moi t'embrasser! s'écrie une fillette au minois rose et blond dont les cheveux semblent du soleil prisonnier.

— Tante! tante! répète un petit garçon joyeux et vif, as-tu encore de la bonne crème?

Puis, une autre fillette plus sérieuse :

— Qu'est-ce donc que ces vieilles choses que tu gardes dans tes tiroirs, ma tante Claire?

Mais c'est à peine si la tante répond aux câlineries affectueuses des enfants. Elle songe à d'autres êtres, à ceux qui entourèrent son jeune âge d'affection et de bonheur; à ces parents qui enveloppèrent de tant de soins sa enfance si fragile et si douce. Ses belles mains longues et pâles se perdent dans les chevelures mulâtres. Et tante Claire retourne contempler les portraits des murailles.

Un autre visage de jeune fille sourit vers le sien, — celui de sa sœur, qui était beaucoup plus jeune qu'elle et qui est morte depuis cinq ans.

Les enfants qui sont là sont ses orphelins, ses petits neveux et nièces tant aimés de tante Claire.

Celle-ci est très émue des souvenirs qui l'oppressent; ses lèvres se posent sur les visages des enfants :

— Mes petits chéris, dit-elle, c'est aujourd'hui une belle fête pour votre oncle et pour moi. C'est une journée aussi bien joyeuse pour vous. N'oubliez pas dans ce bonheur votre bonne mère qui n'est plus.

II

Maintenant, tout est en fête dans la maison; il y a des fleurs dans tous les vases.

L'oncle François est descendu. Son trouble est grand. Il hoche sa tête grisonnante et apparaît aussi ému qu'à la veille même de ses premières nocces.

C'est lui qui va recevoir les invités.

Aussi a-t-il mis, pour cette circonstance, ses beaux habits de mariage. Sans doute sont-ils un peu démodés; la forme du gilet est d'un autre âge; les boutons de nacre ont passé de mode; le nœud de la cravate, lui aussi, ressemble à ceux que les ancêtres se faisaient. Il y a vingt-cinq ans. Mais l'oncle François se redresse, cambre sa taille un peu voûtée; son pied frappe le parquet avec satisfaction; une jeunesse nouvelle semble animer sa physionomie fraîche et gaie. Le menton, rasé de frais, garde un peu le bleu du rasoir, les cheveux sont ramenés avec précaution sur le côté. On sent que l'oncle a tenu à montrer tous ses avantages.

Mais voici les enfants.

— Mon oncle, tante va descendre tout de suite, dit le petit garçon; elle est en train de lire de vieilles lettres.

— Elle a dit qu'en attendant tu nous donnes de la crème, mon oncle! fait l'une des petites filles.

L'oncle se défend.

— Allons, mes enfants, allons! vous n'aurez plus faim pour déjeuner, et il y aura tant de gâteau!... Vous verrez comme ce sera bon!... Justine aura fait de son mieux, vous verrez!

— Alors mon oncle on se marie donc pour manger des gâteaux?

Mais l'oncle François n'écoute plus les enfants; il a entendu, dans l'escalier, le pas de jeune fille de la tante Claire. Son cœur tressaille comme si c'était leur premier rendez-vous. La porte s'ouvre dans un fron-frou de soie et de satin.

C'est bien tante Claire!

Les enfants poussent un cri joyeux, et l'oncle s'avance avec cérémonie, et il s'incline en arrondissant le bras :

— Si Madame veut bien me permettre de l'embrasser?

Tante Claire tend sa joue un peu ridée, l'oncle avance un peu sa moustache grise.

Et devant les enfants ils se donnent un bon baiser affectueux.

L'oncle François complimente :

— Vous êtes toute belle aujourd'hui, ma mie. Ce nœud de rubans est bien celui d'autrefois. Ah! voilà cette ceinture qui vous allait à ravir, et cette dentelle que je faillis déchirer en vingt occasions!...

Mais c'est Justine qui entre :

— Madame, j'ai peur que la crème ne soit un peu prise; je voudrais bien savoir s'il y a assez de sucre dans la tarte aux pommes.

— Voilà, ma fille, voilà! dit la tante Claire; je vais voir.

Les petits gourmands veulent goûter à tout prix.

— Emmène-nous, bonne tante!

Tante Claire ne veut pas.



— Restez avec votre oncle; le monde va arriver!

En effet, on entend un coup de sonnette à la grille du jardin. L'oncle François regarde aux vitres. Il voit Pierre, le domestique, ouvrir à un vieux visiteur tout luisant de noir et qui porte un large bouquet sous le bras.

— Tiens! c'est Taverneau; mais comme il s'est fait beau aujourd'hui!

Et il va le recevoir :

— Bonjour, Taverneau; comme vous êtes beau!

— Eh! dame! ne sont-ce pas vos nocces d'argent aujourd'hui, mon bon François? Où donc est la tante Claire? Dites-lui que son notaire lui apporte des belles fleurs! Mais, oncle François, vous aussi vous êtes bien beau! Je reconnais là le gilet aux boutons de nacre et la haute cravate que vous aviez quand vous vintes, il y a vingt-cinq ans, signer votre contrat dans mon étude.

L'oncle François rougit un peu de plaisir.

— Certes, dit-il, Taverneau, vous avez de la mémoire!... Ah! ce gilet aux boutons de nacre et cette cravate, je m'étais juré de les garder comme des reliques pour les mettre à mes nocces d'argent!

— Le jour est arrivé, oncle François, dit Taverneau; soyez heureux!

A ce moment retentit un autre coup de sonnette à la porte du jardin; de nouveau, l'oncle se penche et regarde :

— Tiens! tiens! mais c'est M. le maire!... Ce brave M. Lourtil!... Est-il assez gaillard pour son âge!

M. Lourtil monte lentement les degrés du perron. Il est excessivement vieux; il y a près d'un demi-siècle qu'il est maire de la commune; la neige de ses cheveux se fait de plus en plus rare. Il entre en balbutiant des politesses.

— L'oncle François, bonjour!... Eh quoi! Taverneau est déjà là?... Et la tante Claire?

— Elle va venir, dit l'oncle.

M. Lourtil aperçoit les enfants :

— Venez, petits, souhaiter le bonjour au vieil ami!

Mais la plus petite des fillettes, délurée :

— Dis donc, monsieur Lourtil, quand on fait un mariage, on met son écharpe, tu sais!...

Et chacun de sourire

III

Maintenant, tous les amis sont arrivés et l'on se met à table. M. Lourtil se place à droite de tante Claire; l'oncle François lui fait vis-à-vis; M^{me} Taverneau coudoie une vieille parente, M^{lle} de la Roche, et M. le procureur Destemps, lui, s'assied à l'autre extrémité.

Par une attention toute délicate, tante Claire a voulu se servir de la vaisselle d'autrefois, des costumes d'autrefois.

Les invités, eux aussi, sont d'autrefois.

Il n'y a que les enfants qui soient d'aujourd'hui. L'ainée, Juliette, a mis un beau ruban violet dans ses cheveux blonds; elle est déjà sérieuse et se tient bien. Le cadet, Paul, ouvre des yeux démesurés à l'aspect de tant d'assiettes superposées dont le nombre lui présage quelques bons desserts choisis. La plus jeune semble un peu effarée de voir réunies tant de personnes âgées.

Les plats se succèdent, apportés dans des assiettes à fleurs.

M. Lourtil, qui, malgré son grand âge, possède un appétit énorme, étouffe les enfants, qui le prendraient presque pour un ogre, s'il n'était leur ami. La main de l'oncle François ne cesse d'aller de la bouteille au verre de M. le maire. Et M. Lourtil ne cesse de vider ce verre qui lui donne tant de verve.

— Dans le temps, dit-il tout d'un coup, à la manière d'une sentence, nous étions de rudes gaillards; ce ne sont pas ceux de maintenant qui nous remplaceront!

M. Taverneau hoche la tête :

— Oh! non, ce ne sont pas ceux de maintenant!...

Tante Claire, elle, parle peu; elle regarde les enfants.

— Ah pense-t-elle, si leur pauvre mère était avec eux, ce jour serait encore bien plus beau!

Dehors, il fait un clair soleil d'avril; les branches des arbres se balancent, couvertes

d'oiseaux et de bourgeons, de feuilles et de fleurs naissantes; une quiétude douce plane partout.

Tante Claire ensuite examine les convives. Ce sont bien les mêmes qu'il y a vingt-cinq ans! M. Lourtil est seulement plus vieux, et M. Taverneau un peu plus rond. M^{lle} de la Roche est devenue un peu sourde, et M. le Procureur un peu cassé. Mais, que voulez-vous? vingt-cinq ans, cela laisse sa trace sur tout le monde! Toutefois, en bien cherchant, tante Claire revoit sous chaque physionomie vieillie la physionomie d'autrefois.

L'oncle François lui apparaît ainsi particulièrement conservé. Et puis, comme il porte encore bien l'habit! Tante Claire s'émeut lentement.

Aussi pourqu'il évoque-t-elle tout cela? Ce qui est passé est bien passé! dit le proverbe. Cela n'empêche point tante Claire d'y penser, et voici qu'elle y pense, tellement qu'une larme roule de sa paupière sur sa joue.

— Tu pleures, tante? disent les enfants.

— Mais oui, ma bonne amie, fait M^{lle} de la Roche, vous pleurez!

Et tout le monde de se récrier!

— C'est plus fort que moi! s'écrie tante Claire, mais ce ne sont pas des pleurs de chagrin, ce sont des pleurs de joie, au souvenir de tout le bonheur que tu m'as donné, François, pendant ces vingt-cinq années!

Et la brave femme sourit à travers ses larmes.

— Et moi, répond l'oncle François, moi je te remercie, amie, pour ta tendresse et ta bonté.

Alors, M. Lourtil s'écrie :

— Allons, messieurs, un toast en l'honneur de l'oncle François et de la tante Claire; après les nocces d'argent, souhaitons-leur les nocces d'or... de belles nocces d'or!

— Auxquelles nous nous trouverons encore tous réunis! dit l'oncle François.

Mais M. Lourtil ne répond pas. Dans vingt-cinq ans, il aurait un siècle! Aussi sait-il bien qu'il ne sera pas là. Et cette pensée l'attriste un peu.

— Y aura-t-il aussi des gâteaux à la noce d'or? demande le petit Paul.

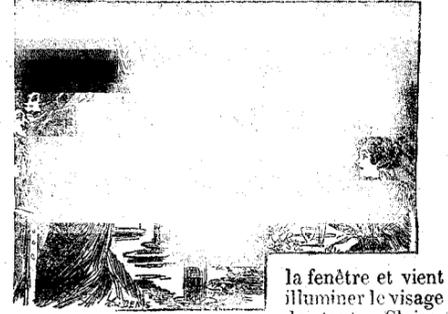
Certainement, mon chéri, dit la tante Claire, certainement qu'il y aura encore des gâteaux; mais, à ce moment-là, tu seras un grand garçon!...

— Alors mangeons beaucoup de ceux de la noce d'argent! s'écrie la petite fille.

Et tous de rire!

— Vivent les enfants! dit avec élan le bon M. Lourtil.

Un rayon de soleil à ce moment pénètre par



la fenêtre et vient illuminer le visage de tante Claire.

Justine entre avec les desserts. Les petits enfants battent des mains, et l'oncle François entonne une romance d'autrefois.

— Ah! ce fut une fête bien joyeuse que les nocces d'argent de la tante Claire! disait longtemps après M. Lourtil, qui maintenant se faisait doucement à l'idée de devenir centenaire.

Edmond PIRON.

L'ARAIGNÉE

Claire et Valentin s'aimaient tendrement. Depuis plusieurs années ils étaient promis l'un à l'autre et c'était avec une joie qui touchait presque à l'extase qu'ils voyaient enfin approcher le jour de leur mariage. Pour ajouter à leur bonheur, les parents de Claire avaient repêché à la campagne, auprès d'eux, Valentin et sa mère. Le temps s'écoulait délicieusement dans les bois, dans les champs où les blés commençaient à jaunir. Tandis que leurs parents faisaient pour eux des projets d'avenir, causant de leur installation, les deux jeunes gens couraient sous les pins, cueillaient des fleurs et revenaient la figure toute rayonnante, animée par le grand air.

Cette existence paisible durait déjà depuis deux semaines. M. et M^{me} Thuillier, les parents de Claire, avaient prié M^{me} Bayeul, mère de Valentin, de passer avec son fils quelques jours encore à leur campagne, après lesquels ils rentreraient tous en ville pour préparer la cérémonie du mariage.

Un événement aussi sinistre qu'inattendu vint détruire ces projets et jeter à jamais le trouble dans tous les cœurs.

Le soir allait tomber. Après une longue promenade dans le bois, de pins qui ferme l'horizon, au sud, M^{me} Bayeul, M. et M^{me} Thuillier se reposaient sur la lisière tournée vers la maison de campagne et les jardins qui l'entourent.

M^{me} Bayeul demanda où étaient passés les « enfants »

« Ils sont allés cueillir les dernières roses, répondit M. Thuillier, là-bas, dans l'allée du fond.

— Tenez, les voici qui viennent, dit M^{me} Thuillier, en désignant un peu au-dessous d'eux Valentin et Claire.

— Oh ! maman, que de roses ! criait déjà Claire.

— J'en ai aussi, disait Valentin.

Et des brassées de belles roses, rouges et blanches, s'abattirent sur l'herbe.

On ! les belles fleurs dit M^{me} Thuillier. Nous allons orner ce soir tous les coins de la salle à manger, n'est-ce pas, Claire ? Mais qu'as-tu, mon enfant, tu as les yeux pleins de larmes ?

— Je ne sais pas, dit Claire qui, en effet, s'essuyait les yeux. Depuis l'allée, en bas, j'ai de grandes envies d'éternuer et mes yeux se gonflent de larmes.

— Tu n'es pourtant pas enrhumée, dit en riant M. Thuillier, ce n'est pas la saison.

— Ce doit être le parfum des roses, dit Valen-



tin. Elle a voulu respirer toutes les roses que je cueillais. Ne vous sentez-vous point mal à la tête ?

— Oh oui, très violemment. Mais c'est surtout mes yeux qui me pèsent ; les larmes jaillissent sans me soulager. Croyez-vous que le parfum des roses ait de tels effets ?

— Je ne sais au juste. Mais j'ai lu au collège qu'un empereur romain fit périr ses convives sous une pluie de roses et qu'une des formes agréables du suicide antique était de se coucher dans un lit de feuilles de roses.

Tout en parlant, Valentin passait doucement son mouchoir sur les yeux de Claire gonflés et rouges.

— Souffrez-vous toujours ? demanda-t-il.

— Toujours ; je n'y vois presque plus.

— Nous allons revenir à la maison, ma chère Claire, dit M^{me} Thuillier. Cela se passera en route. Valentin, chargez-vous des fleurs et donnez-lui le bras.

Les deux jeunes gens prirent les devants, Claire marchant un peu courbée, son mouchoir appliqué sur les yeux, Valentin la soutenant et l'interrogeant avec une certaine inquiétude.

M^{me} Thuillier et M^{me} Bayeul, après avoir causé un instant de Claire qu'elles appelèrent en riant « petite folle » pour avoir voulu respirer tant de roses, s'entretenaient de leur sujet ordinaire de conversation : les achats à faire, les invitations à lancer. M. Thuillier les avait laissées dans le jardin pour aller donner un coup d'œil à sa vigne.

Le soir, surtout quand on arriva dans la grande allée était presque entièrement tombé. M. Thuillier revint bientôt de sa vigne et rejoignit les deux femmes sur la vaste terrasse plantée d'arbres dont le feuillage couvrait la maison.

« La salle à manger est éclairée, dit-il. Les enfants doivent y être. »

En entrant dans la salle à manger, ils virent Valentin qui, un linge mouillé à la main, épongeait le front de Claire.

« Qu'as-tu donc, mon enfant ? s'écria M^{me} Thuillier, tandis que tous s'empressaient autour de Claire.

— Je ne sais, maman, répondit Claire, d'une voix plaignante, j'ai des douleurs de tête insupportables. »

Chacun voulait s'approcher d'elle, la toucher : « Oh ! laissez faire Valentin, dit-elle, cette eau me fait du bien. »

— Je ne sais qu'imaginer, dit Valentin, c'est vraiment inexplicable.

— Voyons, ma fille, dit M. Thuillier, quel est ton mal exactement ?

— Oui, dit M^{me} Bayeul que ressentez-vous ?

— J'ai là, dit Claire, en soulevant son visage inondé et end signant un point entre ses deux yeux, j'ai là comme un bloc d'une pesanteur horrible qui traillait tous les nerfs de ma tête. Oh ! que je souffre ! »

Elle sanglotait. Sa mère l'embrassait. M^{me} Bayeul préparait une nouvelle compresse d'eau froide. M. Thuillier avait pris à part, un peu en arrière, Valentin et lui demandait ce qu'il pensait de ce subit accès :

« Vous qui l'avez accompagnée jusqu'ici, savez-vous à quoi attribuer cet étrange mal de tête ? »

— Je suis aussi étonné que vous. A vrai dire, c'est avec beaucoup de peine que j'ai pu la conduire jusqu'ici. Elle n'y voyait pas et, peu à peu, ses premiers pleurs qu'elle constatait là bas dans le jardin, presque en riant, se sont changés en pleurs véritables, en sanglots de douleur... »

Un grand cri de Claire l'interrompit. La jeune fille se tenait maintenant ramassée sur elle-même, pressant de ses deux mains son front.

M^{me} Thuillier et M^{me} Bayeul très effrayées la soutenaient.

« Qu'as-tu donc, mon enfant, qu'as-tu donc ? répétait M^{me} Thuillier.

— Laissez-nous faire, je vous prie, dit Valentin, voyant que les deux femmes avaient beaucoup de peine à maintenir Claire sur sa chaise, laissez-nous faire. »

Il s'approchait avec M. Thuillier.

La jeune fille poussait des gémissements et tordait ses mains, la face toute changée par la douleur.

« Courez plutôt à la cuisine, Valentin, dit M^{me} Thuillier, demandez à la bonne le vinaigre et l'eau sédative... »

Claire, maintenant, criait des mots incohérents, frappant sa tête de ses poings. Ses cheveux s'étaient dénoués, ses yeux s'égarèrent, elle avait l'air d'une folle. M. Thuillier en fut lui-même effrayé :

« Je ne l'ai jamais vue ainsi, murmurait-il Voyons, Claire, calme-toi. »

Mais les cris se pressaient plus forts dans la gorge serrée de la jeune fille. On ne distinguait à travers ses plaintes que ces mots :

« Maman ! maman ! »

M^{me} Thuillier, de plus en plus épouvantée, l'interrogeait, essayait ses pleurs. M^{me} Bayeul était fort inquiète de ce mal subit et insolite. Elle tenait dans ses mains les mains de Claire qui, sans cela, se serait martelé le visage.

« Et si l'on prévenait un médecin ? dit-elle.

— Oui, oui, dit M^{me} Thuillier, vite, attellez le cheval, Léon. La ville est proche. Vous serez ici dans une heure. Ramenez le docteur Chavernac, il nous sortira de nos inquiétudes. »

Les cris de Claire continuaient. Sa tête allait de droite à gauche, ou bien se redressait et tout le corps de la jeune fille se raidissant, elle avait une expression de douleur et d'égarement inexplicable. M. Thuillier comprenant que la situation était grave et anormale, dit :

« Vous avez raison. Je cours à la ville. »

Il sortit vivement. Dans le vestibule il trouva Valentin qui remontait avec la bonne :

« Venez avec moi, Valentin, lui dit-il. Vous m'aidez à atteler le cheval. »

— Où allez-vous ?

— Je vais en ville, chercher le docteur.

— La crise... »

— Est loin d'être terminée. Je vous avouerai même que tout cela me semble bien extraordinaire. Venez m'aider. Marie montera les flacons. »

M. Thuillier, aidé de Valentin, fut bientôt, les rênes en mains, sur le siège de sa voiture. Valentin guida le cheval jusqu'à la grille qu'il ouvrit.

« Adieu, dit M. Thuillier, et merci.

— Revenez vite, lui cria Valentin. »

La voiture s'élança bruyamment sur la route. Valentin ferma la grille et revint par la grande allée d'arbres vers la maison. Le désir d'être plutôt auprès de Claire lui fit hâter le pas. Au détour du hangar il leva la tête. Le dôme des arbres de la terrasse était éclairé par la fenêtre de la salle à manger. En s'avançant sur la terrasse, il crut distinguer des cris.

Tout à coup ces cris devinrent aigus, des ombres s'interposèrent entre la lumière et la croisée et l'une de ces ombres franchissant rapidement le court balcon s'abattit sur le perron.

« Claire ! »

Ce cri fut poussé par trois poitrines. M^{me} Thuillier et M^{me} Bayeul, mortes de terreur, se tenaient crispées au balcon. Valentin, qui, en un éclair terrible, avait tout deviné, s'était précipité sur le perron. Il touchait de ses mains éperdues dans l'ombre une masse immobile : c'était un corps, des vêtements, du sang !

« Ah ! Claire ! Claire ! gémit-il, se traînant sur ses genoux tremblants, l'esprit atterré.

En haut, une scène terrible se passait. Egarée de douleur, M^{me} Thuillier voulait suivre sa fille, se précipiter après elle. M^{me} Bayeul la retenait de ses faibles bras, l'exhortant d'une voix entrecoupée. M^{me} Thuillier épuisée enfin s'évanouit. M^{me} Bayeul, rassemblant toutes les forces qui lui restaient, descendit aussi rapidement que lui permettait ses jambes brisées par l'émotion.

Marie, retournée à sa cuisine pour préparer à tout hasard des infusions, venait d'en sortir avec une lampe. En poussant des cris d'épouvante, elle éclaira le cadavre de sa jeune maîtresse. Claire gisait dans une mare de sang, sans faire aucun mouvement.

M^{me} Bayeul arriva et se précipita à genoux auprès de Claire.

— Ah ! ma mère ! quelle affreuse chose ! sanglotait Valentin.

— Claire ! mon enfant ! répondez-nous ! Abaissez la lampe, Marie... Oh !... Seigneur ! mon Dieu !

— Nous ne pouvons la laisser là, dit Marie. Aidez-moi, monsieur Valentin. Ah ! quel malheur ! quel malheur !

Transportée dans le salon du rez-de-chaussée et déposée sur un canapé, Claire laissait pendre ses bras et sa pauvre tête meurtrie d'où le sang coulait en abondance.

M^{me} Bayeul avait mis la main sur le cœur de la jeune fille ; il ne battait plus. Valentin serrait convulsivement son mouchoir sur ses yeux, comme pour éloigner l'image de sa bien-aimée toute sanglante et sans vie.

Le visage de Claire était intact, mais elle avait au bas du crâne une profonde blessure causée par la rampe de fer du perron et qui seule avait suffi pour déterminer la mort.

Marie proposant de dévêtir Claire afin de laver le sang qui l'inondait, M^{me} Bayeul envoya Valentin donner ses soins à M^{me} Thuillier, dans la salle à manger.

Toujours évanouie, M^{me} Thuillier tenait dans ses mains crispées des lambeaux d'étoffe. Il y avait épars dans la pièce des linges mouillés. Les chaises, les tapis étaient bousculés. Valentin comprit que la malheureuse Claire, dans un accès furieux de douleur, avait dû échapper aux deux femmes. Il prit l'un des linges mouillés et en tamponna légèrement le front de M^{me} Thuillier. Celle-ci, au contact de l'eau froide, sortit de son évanouissement.

— Ma fille ! cria-t-elle aussitôt.

Valentin, malgré sa détresse intérieure, essaya de lui donner le change par des paroles calmantes. Mais M^{me} Thuillier ne l'écoutait pas. Chacun des objets qui l'entouraient lui rappelait l'horrible scène de tout à l'heure. Encore trop faible pour marcher, elle gémissait :

— Oh ! mon Dieu !... Et moi qui ne l'ai pas suivie ! Ma pauvre Claire ! Ah ! ne me trompez pas, Valentin ! Tenez, voyez, sa robe s'est déchirée,

quand j'ai voulu la retenir. Où est-elle ? je veux la voir. Ma fille !... Et les sanglots l'étranglaient.

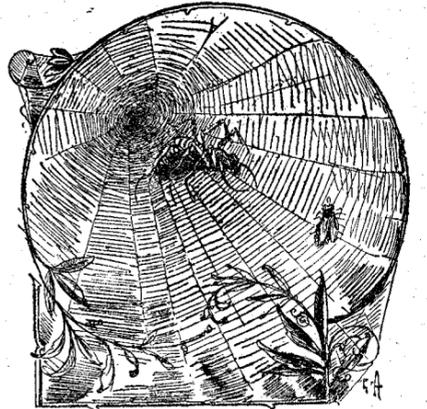
Dès qu'elle put marcher, Valentin la guida vers l'escalier et vers le salon.

Sous la lumière crue de la lampe, Claire, étendue sur un divan, le corps couvert d'une étoffe sombre, paraissait dormir, mais son visage était d'une pâleur affreuse et horriblement contracté.

Nous renonçons à peindre les scènes déchirantes qui se passèrent autour de la pauvre morte. La douleur la plus complète possédait tout le monde. Elle ne fit que s'accroître à l'arrivée de M. Thuillier et de M. Chavernac. Le pauvre père, instruit de tout à travers les larmes et les sanglots, contemplait d'un air atterré le cadavre de sa chère fille, de sa Claire si riieuse.

Le docteur, ému par le spectacle de cette mort si soudaine et par l'immense douleur qu'elle entraînait, s'informa auprès de M^{me} Bayeul et demanda les détails. Il se fit raconter la promenade, les roses cueillies et respirées, et les étranges accès qui avaient saisi tout aussitôt Claire. Penché sur la morte, il examinait attentivement les traits de la figure complètement déformés, comme sous l'influence d'un terrible mal intérieur. Les yeux surtout, qui étaient restés ouverts paraissaient meurtris, torturés et révoltés.

« Ce serait pourtant un cas bien peu ordinaire », se disait le docteur, et, écartant tout le monde, il tira de sa poche une légère trousse. Avant qu'on ait pu s'en aviser, il avait pratiqué une profonde incision à la naissance du nez, entre les deux yeux. Du sang jaillit, les rebords



de la plaie s'écartèrent, et, au milieu des cris d'épouvante et d'horreur, le docteur montra dans ce fond rouge une petite araignée noire, hideuse, qui s'agitait...

André GOUPIL.

PENSÉES ET MAXIMES

Celui qui réussit se croit plus habile que les autres ; celui qui échoue, plus malheureux.

EDMOND THIBAUDIÈRE.

Il faut souvent changer d'opinion pour être toujours de son parti.

CARDINAL DE RETZ.

Que signifient les désirs et les espérances de temps plus heureux ? Nous rendrons le temps meilleur si nous savons agir, le travail n'a pas besoin de souhaits. Celui qui vit d'espérance risque de mourir de faim.

FRANKLIN.

On ne peut bien gouverner sa famille qu'en donnant l'exemple.

CONFUCIUS.

— Passons... Vous avez une personne qui vous fait votre ménage, votre cuisine ?

— Oui, une vieille bonne.

— Elle sait naturellement que vous allez vous marier... elle a dû savoir également que vous alliez dîner chez votre fiancée ?

— Oui... en effet, et c'est à peu près la seule personne, sauf M^{me} et M. Lanthenac, qui soit au courant de mes déplacements.

— Et vous l'avez oubliée,

— Comment ?... Que voulez-vous dire ?

— Que, lorsqu'on vous a demandé si vous aviez dit à quelqu'un que vous deviez dîner chez M. Vivier, vous n'avez pas songé à elle.

— Oh ! Monsieur Bourdaloue, une vieille brave femme qui a été la bonne de mon père, qui m'a presque élevé.

— Eh ! eh ! qu'est-ce que vous voulez, il faut chercher toutes les sources de renseignements !... On ne sait pas... ces vieilles gens n'aiment pas qu'on les dérange de leurs habitudes... et une femme arrivant chez vous cela bouleverserait un peu ses manies, à votre vieille bonne...

— Non, je ne pourrai jamais croire cela... D'ailleurs, comment serait-elle l'auteur de ces lettres : elle ne sait pas écrire !

— D'autres sauraient pour elle... Connaissez-vous votre neveu ?

— Non, décidément, Monsieur Bourdaloue, vous êtes trop romanesque.

— C'est bien, passons... Dirigeons-nous du côté de la domesticité de M^{me} Vivier... Qui a-t-elle pour la servir ?

— Deux servies : une femme de chambre et une cuisinière, répondit M. Lanthenac.

— Quelle est leur moralité ?

— Excellente, je suppose... du moins par ce que j'ai pu en juger... Mais, je me garderai d'être aussi affirmatif là-dessus que M. Duhamel... Ce sont des bonnes que ma sœur a depuis quelque temps déjà et qui lui ont été envoyées par le bureau de placement.

FEUILLETON

UNE

Mystérieuse affaire

PAR

Edmond CHAR

Il y a bien aussi les employés ou les domestiques qu'un changement d'organisation peut gêner, mais leur intérêt est de moindre importance et ils doivent, conséquemment, se reposer au second plan... Vos parents... Qui avez-vous comme parents ?

— A Paris ?

— A Paris principalement, car les lettres ont été mises dans un bureau de poste parisien... Néanmoins, il ne faut pas écarter les parents de province.

— A Paris, j'ai un neveu, le fils de mon frère qui est établi à Lyon, et dans cette ville j'ai aussi une sœur qui, elle n'a pas d'enfant.

— A Paris, un neveu seulement... bien... que fait-il ?

— Il est étudiant en pharmacie... je suis son correspondant.

— Quel âge a-t-il ?

— Dix-neuf ans.

— Vous êtes en bonnes relations ?

— Hum !... il y a un peu de froid en ce moment... C'est un gamin, n'est-ce pas, et l'argent ne lui tient pas aux doigts...

— Ah ! ah !

— La dernière fois que je l'ai vu, nous avons

eu une assez vive altercation à propos d'une somme qu'il voulait me faire déboursier et qui dépassait le budget permis par son père...

— Ah !

— Mais je m'empresse d'ajouter que je le crois tout à fait et absolument incapable de la moindre action malhonnête !

— Est-il coureur ?

— Dame, comme tous les jeunes gens.

— Sait-il que vous devez vous marier ?

— Oui.

— Bien... Votre frère et votre sœur, m'avez-vous dit, sont établis à Lyon ?

— Oui... Mon frère dirige l'une des plus grosses fabriques d'horlogerie de la région lyonnaise et ma sœur vit en vieille fille près de la place Bellecour... Je dois dire également que nous avons les uns pour les autres une véritable vénération et que jamais un dissentiment ne s'est élevé entre nous.

— De ce côté il semble qu'il n'y ait rien à glaner... Et du côté maternelle ?

— Rien également, monsieur Bourdaloue... je n'ai eu que des liaisons passagères et qui ne m'ont soumis à aucune obligation ultérieure.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument certain ?

— Passons du côté de votre fiancée... Qui a-t-elle comme parents ?

— M. Lanthenac sera plus à même de vous répondre que moi.

— Ma sœur, dit M. Lanthenac, à Paris n'a que moi comme parent... moi, ma femme et mes enfants, bien entendu...

— Dame, naturellement... Et en province ? demanda M. Bourdaloue.

— Il nous reste notre mère, à Toulouse... Et, vous devez vous en douter, c'est la plus digne des femmes.

— Cela va de soi... Vous pensez bien que si je pose toutes ces questions, c'est, comme dit l'autre pour mieux éclairer ma lanterne... Et

la famille du premier mari de M^{me} Vivier, quelle est-elle ?

— Oh ! famille parisienne très honorable !... M. Vivier avait un frère qui est actuellement

rédauteur principal au Ministère de l'Intérieur ; ce frère n'a qu'une fille qui, en ce moment, je crois fait ses études pour avoir son brevet supérieur.

— Il y a beaucoup à présumer, dit en riant M. Bourdaloue, que ce n'est pas elle l'auteur des lettres anonymes.

— C'est mon humble avis.

— Est-il à votre connaissance que madame votre sœur ait été sollicitée de se remarier par d'autres personnes que M. Duhamel ?

— Non, ma sœur est entourée du plus grand respect par ceux qui la connaissent et l'approchent et, seul, M. Duhamel, par un concours de circonstances qui se sont développées dans un milieu familial, a été amené à la fréquenter.

— Tout cela, c'est parfait !... Mais diable ! je ne vois rien là-dedans qui puisse donner un point de repaire à nos recherches... sauf peut-être ce coquin de neveu...

— Oh ! Monsieur Bourdaloue ! protesta vivement M. Duhamel,

Ce que j'en fais et dis c'est pour la manifestation de la vérité... On aurait vu des choses plus extraordinaires... l'argent et le beau sexe exerçant une influence néfaste sur de jeunes cerveaux... Mais, passons à la domesticité. Vous avez des employés Monsieur Duhamel ?

— Oui, deux... deux jeunes gens en lesquels j'ai la plus grande confiance...

— Oui... vous savez la confiance est un sentiment qu'il ne faut pas dilapider, elle vous joue parfois de singuliers tours... Savent-ils que vous vous mariez et ont-ils eu connaissance du dîner, des dîners de fiançailles ?

— Ils savent que je me marie... quant aux dîners, pour ce qui est du premier, je ne sais s'ils ont pu, dans l'écho des conversations, en avoir connaissance...

JUSTICE DISTRIBUTIVE

X... épicière, comparait en correctionnelle pour avoir livré à la consommation des denrées alimentaires falsifiées.

LE PRÉSIDENT. — X..., l'expertise a constaté que votre chocolat est un composé de sciure de bois, d'oxyde de mercure et de terre rouge ocreuse. Reconnaissez-vous les faits ?

X... — Oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT. — Votre café est fabriqué avec du foie de cheval cuit au four, de la poudre de bois d'acajou et du caramel. Vos petits pois sont conservés dans le sulfate de cuivre. Votre beurre n'est que de la graisse colorée avec du plomb. Quant à votre bière, c'est une décoction de têtes de pavot, de sureau, de belladone, de datura stramonium, d'ivraie et d'acide picrolique. Tout cela est-il exact ?

X... — Parfaitement.

LE PRÉSIDENT. — Vous n'ignorez pas que ces produits sont, pour la plupart, des poisons extrêmement violents ?

X... — Fichtre ! je crois bien... Ma bière surtout... Je n'en boirais pas un verre pour tout l'or du monde.

LE PRÉSIDENT. — C'est donc avec préméditation et en connaissance de cause que vous avez agi. (X... se caresse le menton avec complaisance). Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

X... — avec une certaine arrogance. — J'ai à dire que le commerce est la mamelle nourricière d'une nation et qu'on n'a pas le droit d'entraver la marche des affaires... Elles ne vont pas déjà si bien, les affaires ! Malgré cet éloquent plaidoyer, le tribunal, usant de sévérité, condamne X... à 50 francs d'amende et à l'affichage du jugement.

La cour procède à l'interrogatoire d'un mal-facteur, accusé d'empoisonnement.

LE PRÉSIDENT. — Ah ! Vous avouez avoir fait dissoudre un paquet d'allumettes dans la soupe aux choux de la veuve Bruno.

L'ACCUSÉ. — Un demi-paquet tout au plus.

LE PRÉSIDENT. — Soit ! Grâce à un concours de circonstances que je qualifierai de providentielles, votre infortunée victime a échappé à la mort. Mais l'intention criminelle n'en est pas moins manifeste, de même que la préméditation. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

L'ACCUSÉ. — J'ai à dire que je suis prêt à payer la patente.

LE PRÉSIDENT. — Quelle patente ?

L'ACCUSÉ. — Une patente d'épicier... de marchand de vins. N'importe... je n'ai pas de préférence. (Tête du président). Comme ça, je m'en tirerai avec 50 francs d'amende et l'affichage...

LE PRÉSIDENT. — Accusé, n'aggravez pas votre situation par des plaisanteries déplacées.

La cour, tenant compte des bons antécédents de l'accusé, le condamne à vingt ans de travaux forcés seulement.

LE CONDAMNÉ, seul dans sa prison philosophant. — V'la la justice !... Empoisonnez une seule personne, on vous condamne à vingt ans., Empoisonnez-en mille, vous en êtes quitte pour cinquante francs... A dix mille, on est décoré !... Pour réussir en ce bas monde, faut faire les choses en grand.

MICHEL THIVARS.

EN CHINE

Le calendrier chinois, publication officielle, jouit d'une vogue incroyable : il tire à plusieurs millions d'exemplaires.

Il prédit le temps et signale les jours favorables aux entreprises et aux mariages.

Ce dernier point surtout intéresse beaucoup les habitants du Céleste-Empire : ceux d'entre eux même qui ont habité l'étranger gardent une confiance aveugle dans ces indications.

Les fêtes du jour de l'an chinois commencent à Paris le 13 février.

Entendons-nous... les fêtes du jour de l'an chinois. Car le temps est loin où le célèbre Chinois de Théophile Gautier, le Chinois qui fut plus tard cité comme bigame devant nos tribunaux, constituait, dans l'enceinte des fortifications, le représentant à peu près unique de la race jaune.

Aujourd'hui, nous possédons dans la capitale toute une colonie de Fils du Ciel authentiques qui, bien qu'éloignés de l'Empire du Milieu, et même du milieu de l'Empire, suivent scrupuleusement le petit programme de réjouissance que comporte, dans leur pays, le renouvellement de l'année.

Les dix premiers jours de l'année sont ainsi

réglés : Le premier est le jour des oiseaux, le deuxième est le jour des chiens ; puis viennent le jour des porcs, le jour des brebis, le jour des bœufs, le jour des chevreux, le jour des hommes, le jour des pois.

Chacune de ces dénominations indique, paraît-il, que, pendant chacun de ces jours consacrés, le mets principal du repas doit être apprêté avec le légume ou l'animal désigné.

Pendant le court d'une épidémie de peste dont a souffert presque tout l'Extrême-Orient, une proclamation officielle du vice-roi a prescrit que le premier jour du quatrième mois chinois sera choisi comme nouveau jour de l'an, « afin de couper les mauvais mois » et d'ouvrir une nouvelle année se composant des mois qui restent à courir sous de plus heureux auspices.

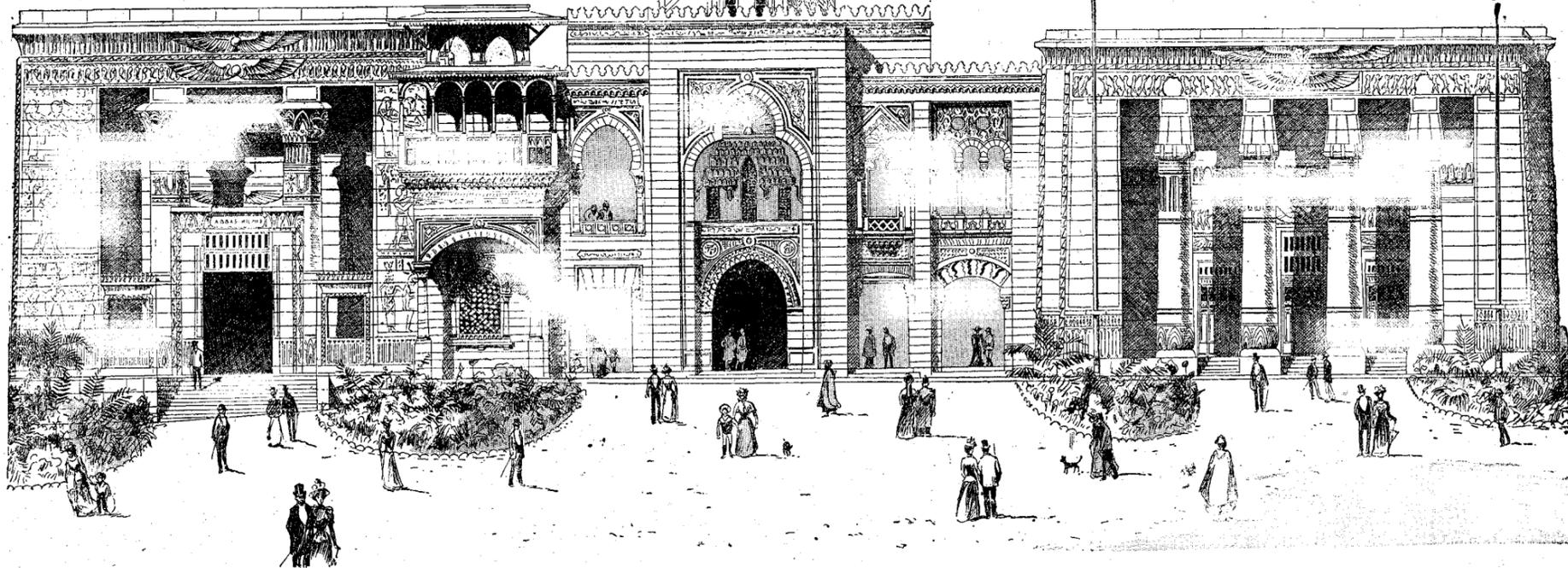
Les mandarins ont loué les services de plusieurs confréries de bonzes, à l'effet d'offrir des sacrifices au génie de la peste et de calmer sa colère. Leur exemple a été suivi par nombre de commerçants et de boutiquiers ; et l'on entendait presque partout, jour et nuit, un tapage assourdissant de gongs, de tamtams et des explosions de pétards, accompagnement obligé de ce genre.

Les Ongles et le Caractère.

Il existe, paraît-il, une relation entre les ongles et le caractère. Voici quelques remarques faites à ce sujet :

Longs et effilés veulent dire imagination et poésie ; amour des arts et paresse ; — longs et plats, c'est sagesse, raison et toutes les facultés graves de l'esprit ; larges et courts, colère et brusquerie, controverse, opposition et entêtement ; — bien colorés, vertu, santé, bonheur, courage, libéralité ; — ongles durs et cassants, colère, cruauté, rixe, meurtre et querelle ; — recourbés en forme de griffe, hypocrisie, méchanceté ; — mous, faiblesse de corps et d'esprit ; — ongles courts et rongés jusqu'à la chair vive, bêtise et libertinage. Cachez vos mains, mesdames !

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900



La section égyptienne.

Les derniers préparatifs de l'Exposition universelle sont poussés avec vigueur, et la grande fête de la science et du travail s'ouvrira dans quelques mois, à la date fixée. Nous nous proposons de donner en cette place, une série de dessins, d'une rigoureuse exactitude, es monuments les plus dignes de retenir l'attention.

Le pavillon égyptien, situé entre le quai Debilly et l'avenue d'Iéna, est un des plus remarquables. La partie centrale est inspirée du style arabe, tandis que les deux ailes rappellent l'architecture de l'Égypte des Pharaons, aux temps reculés et glorieux où se dressaient sur les bords du Nil les temples de Saïs et de Thèbes.

— Connaissent-elles les projets de leur matresse ?

— Sans doute.

— Nous aviserons à nous renseigner plus amplement de ce côté... Mon interrogatoire est à peu près terminé... Ah ! j'allais oublier : vous m'avez apporté les deux lettres anonymes, Monsieur Duhamel ?

— Non, Monsieur Bourdaloue, je n'ai sur moi que celle que je viens de recevoir, tout à l'heure, par mon premier courrier... La voici.

M. Duhamel lui tendit le morceau de papier blanc sur lequel étaient collés les caractères d'imprimerie.

— Ah ! ah ! fit M. Bourdaloue, voilà un criminel qui prend ses précautions... Mais, elles sont cousues de fil blanc, on en vient facilement à bout... J'irai voir l'autre lettre cette après-midi chez vous, en même temps que je vous demanderai, sans doute, des détails complémentaires.

— Je vous attendrai.

— N'oublions pas avant de nous séparer de faire le billet, du moins l'enveloppe, et sans les mille francs, n'est-ce pas ? pour expédier au bureau 32... Il est à peu près certain que le mystificateur ou le maître chanteur viendra pas chercher la réponse lui-même, il enverra peut-être quelqu'un... Mais, c'est une première démarche qu'il est nécessaire de faire... Nous le cueillerons, lui ou son complice, doucement et sans bruit au guichet et nous le ferons s'expliquer... s'il commet la suprême gaffe de se laisser prendre à ce piège primitif.

— C'est entendu.

— N'oubliez pas, non plus, Monsieur Duhamel, de mettre opposition au Mont-de-Piété et ne manquez pas d'aller à votre dîner samedi soir, sans crainte... Votre mystérieux ennemi, puisqu'il est si bien renseigné, apprendra sans doute que vous n'êtes plus disposé à vous laisser bernier et cela lui donnera à réfléchir.

— M. Bourdaloue se mit à son bureau et écri-

vit sur une enveloppe qu'il cacheta sans rien mettre dedans, la suscription indiquée.

« R. D... Bureau 32... E. V. »

— Je la mettrai moi-même à la poste, dit-il ensuite, de façon à ce qu'on ne vous voie pas agir et je ne la mettrai pas avant la dernière levée de ce soir afin qu'elle ne soit distribuée que demain et que je puisse organiser ma faction au bureau.

— Faites comme vous l'entendez, dit M. Duhamel, mais auparavant, permettez-moi de vous remercier d'avance de...

— C'est bon ! C'est bon ! interrompit le policier... je fais cela par plaisir, pour être agréable à M. Lanthenac et pour continuer mon entraînement... Allons, à tout à l'heure !

Duhamel et Lanthenac prirent congé.

Dans l'après-midi, M. Bourdaloue se présenta au magasin du bijoutier.

Celui-ci avait repris confiance et son humeur enjouée reparaisait. Il plaisanta :

— Alors, nous allons traquer la bête mal-faisante ?

— Oui, nous tâcherons de voir ce qu'elle a dans la peau... lui répondit l'ancien agent.

— Ce n'est peut-être que du vent.

— C'est bien possible... et cela vaudrait mieux... Quoi qu'il en soit, établissons nos batteries... Voulez-vous me donner la première lettre anonyme ?

Duhamel fouilla dans son tiroir-caisse et en retira la missive qu'il donna à M. Bourdaloue.

Après avoir lu et considéré attentivement la forme de l'écriture, celui-ci le fixa de son oeil scrutateur et lui dit :

— Voyons, là, franchement, vous n'avez aucune vengeance féminine à craindre ?

— Non, je vous assure, affirma Duhamel.

— Bien... et vous êtes certain que votre bonne ne sait pas écrire ?

— Absolument certain... Mais, pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que voilà une lettre qui, malgré le travestissement des caractères, me donne l'impression d'avoir été écrite par une femme... Je peux me tromper... et cependant je m'y connais un peu, car, non seulement j'ai eu l'occasion de rechercher souvent des preuves dans ces chiffons de papier, mais encore, par goût, je me suis occupé de graphologie... Enfin, l'avenir nous dira si je me suis trompé... Maintenant, prenons nos dispositions pour demain... Il faut que, dès l'ouverture du bureau 32, qui se trouve, si je ne m'abuse, boulevard du Palais, il faut qu'une sentinelle vigilante soit au guichet de la poste restante, je m'y emploierai... Vous pourrez venir prendre des nouvelles de temps en temps, jusqu'au moment où nous mettrons la main sur notre satané farceur... Peut-être l'affaire sera-t-elle finie ; si non, nous nous mettrons en piste sérieuse et je vous donne ma parole d'honneur que votre mariage s'accomplira malgré les menaces de votre énigmatique correspondant... A demain, monsieur Duhamel, boulevard du Palais... mes compliments à M. et Mme Lanthenac, si vous les voyez avant moi.

M. Duhamel se reposait désormais sur l'expérience du policier et il envisageait l'avenir avec plus de sérénité.

Cette malencontreuse aventure ne lui semblait plus qu'un nuage passager au ciel de son bonheur.

III

Dès huit heures du matin, M. Bourdaloue se trouva au bureau de poste du boulevard du Palais. Lorsque le receveur, chef du bureau, arriva, il lui expliqua sa mission afin que sa présence prolongée ne parût point étrange et aussi qu'on l'avertit si le destinataire de la lettre aux initiales R. D. se présentait sans qu'il l'aperçût.

Quant à Duhamel, plus curieux qu'impatient, maintenant, de savoir quelle tournure allait prendre l'affaire, il vint vers dix heures.

— Quelle singulière idée, dit-il, a eu mon persécuteur de choisir ce bureau juste en face le Palais de Justice.

— Il a agi sans doute en vertu de la loi d'attraction, répliqua M. Bourdaloue ; c'est un chemin qu'il doit connaître.

Ils continuèrent à causer et à deviser au hasard.

Duhamel, que ses affaires courantes appelaient chez lui, allait prendre congé de son compagnon lorsque, soudain, il s'appuya sur le bras de celui-ci, en palissant.

— Qu'avez-vous ? lui demanda intrigué, M. Bourdaloue.

— Hélas ! monsieur, vous aviez raison !... Voici mon neveu !

— Votre neveu !

Un jeune homme en chapeau mou et en tenue un peu négligée d'étudiant, entra, en effet, au bureau.

— Eh ! bien, moi, monsieur Duhamel, reprit Bourdaloue, je suis bien moins convaincu à présent... Cette inconscience, me désarme... Il a l'air très intelligent votre neveu, et ce n'est pas possible qu'il se laisse prendre au piège grossier qu'il se serait tendu lui-même... Et regardez avec quelle assurance et quelle insouciance du danger il entre...

— Enfin, sa présence ici n'est-elle pas singulière ?

— Peut-être n'est-ce qu'une coïncidence, comme la vie en offre beaucoup plus que les romans eux-mêmes... Nous allons en avoir le cœur net... Dissimulez-vous dans ce coin, derrière ces gens... Je vais l'observer.

Le neveu, après avoir cherché des yeux et consulté du regard les diverses pancartes des guichets s'était approché de celui de la poste restante.

Bourdaloue et Duhamel échangèrent un regard. Ce dernier était absolument défilé.

(A suivre.)

VARIÉTÉS

Les chats.

Tout le monde n'a pas le goût de Mahomet qui aimait les chats parce qu'ils sont sérieux. Bien des personnes trouvent qu'ils compensent cette qualité, si c'est une qualité chez un animal domestique, par leur fausseté, leur égoïsme et leur cruauté. Il est admis qu'ils font la guerre aux rongeurs, et c'est l'excuse que l'on invoque quand on les introduit chez soi. Or, si c'est à la ville, ils chassent beaucoup plus le plat que la souris, souillent les appartements et y laissent des odeurs impossibles à faire disparaître; ils constituent, en outre, un véritable danger, surtout pour les enfants; si c'est à la campagne, ils chassent les petits oiseaux, préférant de beaucoup la volaille au gibier à poil, et se faisant ainsi indirectement les protecteurs des insectes nuisibles. Un seul chat devient souvent ainsi, indirectement et sans qu'on s'en doute, plus

coûteux à nourrir que le plus gros consommateur de la ferme.

Un pays où la mère Michel serait vraiment bien malheureuse, c'est la ville de Münster. Une société d'ennemis acharnés de la race féline s'y est constituée, sous le vocable d'Antikatzenverein, et fait chaque soir une impitoyable razzia parmi les lapins de gouttière.

Depuis le commencement de l'année, sept cent neuf matous ou minets ont été ainsi méchamment mis à mal. On ne nous dit pas si les pères Lustner de l'endroit en ont confectionné des gibelottes. Mais les rats sont dans la jubilation. Ils dansent des ballets, comme à l'Opéra.

Chamfort affectait de mépriser les chiens qu'il prétendait serviles, et de prôner les chats dont il vantait l'amour de la liberté.

Un jour, pendant qu'il discourait sur ce sujet, son chat sautait sur les genoux de son interlocuteur. Celui-ci s'aperçut que le chat avait les ongles peints en rouge.

C'était une précaution de Chamfort contre la liberté des griffes.

La Traversée de l'Atlantique.

Parmi les moyens proposés pour réduire la durée de la traversée entre l'Europe et l'Amérique, il n'en est guère de plus séduisant, pour ceux qui craignent la mer, que celui de M. C. M. Grant, de l'Université de la reine, à Kingston. Son projet consiste à réduire la traversée au minimum, en prenant pour port Galway, en Irlande, et Green-Bay à Terre-Neuve. Le trajet peut se faire en trois jours. Il est vrai que de Terre-Neuve au continent, il reste une petite traversée à faire, mais c'est peu de chose. D'autre part, pour éviter la traversée de la mer d'Irlande, il faudrait construire un tunnel entre l'Ecosse et l'Irlande; et dès lors, il n'y aurait qu'un minimum de navigation à subir pour passer du vieux monde au nouveau.

Production du gaz d'éclairage.

On peut très facilement produire en société du gaz d'éclairage, voici comment : Chargez le « fourneau » d'une pipe en terre de

parcelles de charbon de terre, mettez-en le plus possible et couvrez ensuite hermétiquement l'orifice avec de la terre glaise pétrie avec de l'eau et se trouvant par conséquent à l'état de pâte. Laissez sécher cette terre glaise et, lorsqu'elle sera complètement sèche, placez le « fourneau » de la pipe ainsi chargée dans le feu ou sur des charbons incandescents.

Au bout de quelques minutes, il sortira de l'extrémité du tuyau de la pipe, c'est-à-dire par le bout qui d'ordinaire est destiné à la bouche du fumeur, un courant de gaz hydrogène carboné qui prendra feu au contact de la flamme d'une allumette ou d'une bougie, et donnera une lumière brillante. Une matière grasse se fixant autour de l'orifice du tuyau, accompagnera la sortie du gaz, c'est le goudron.

Lorsque tout dégagement de gaz aura cessé, on trouvera dans le pot de la pipe le charbon dépouillé de sa matière bitumineuse, ou si l'on préfère le coke.

Essayez cette expérience bien facile, elle est fort intéressante.

La Semaine Amusante, par Henriot



— Mâtin! m-n garçon, comme vous avez les dents sales...
— La poudre à charbon a tellement augmenté avec les grèves et la guerre que maman ne peut plus en acheter.

— Il viendra un jour où il n'y aura plus de charbon dans les entrailles de la terre. Comment qu'on fera pour se chauffer?
— Chic, alors! on brûlera les maisons des bourgeois!

— Le Pape permettrait le mariage aux curés... mais à quoi pense-t-il donc le Pape?
— À faire faire peut-être à ces curés-là leur enfer sur la terre!

Vacances sénatoriales.
— C'est curieux... tous mes électeurs me tournent le dos... Surtout! s'ils avaient voulu que je fusse pour Deroulède, ils auraient pu me prévenir!

— J'ai très très curieux de voir à l'Exposition des combats de locomotives...
— Vous allez en voir un tout de suite, car voici justement un train qui arrive sur la même voie que nous.

PLUS DE MINE DE PLOMB!
PATE FLAMANDE
LE SEUL PRODUIT BREVETÉ S. G. D. G. pour l'entretien des fourneaux, poêles mobiles, cuisinières et tous objets en fonte ou en tôle.
EN VENTE PARTOUT
Exiger sur chaque Boîte la Marque FER A CHEVAL.

Appareils livrés à l'essai
ALAMBICS ACÉTYLÈNE DEROY
Fils Aîné, 71 à 77, Rue du Théâtre, Paris
En écrivant signaler ce Journal.

ASTHME et CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ESPIC ou la POUDRE ESPIC.
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les Maladies des Voies respiratoires.
Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 27, rue de la Harpe, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

ASSURANCES SUR LA VIE
Si un long passé d'honorabilité et de scrupuleuse exactitude est, dans une compagnie d'assurances, le titre que recherchent le plus, et avec raison, les personnes qui désirent soit contracter une assurance sur la vie, soit se constituer une rente viagère, de toutes les Compagnies françaises, c'est la **Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie** qui possède ce titre au plus haut degré; car elle est la plus ancienne et compte quatre-vingts ans d'existence. C'est elle aussi qui présente le fonds de garantie le plus élevé: 730 millions.
La **Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie** envoie gratuitement les notices et tarifs de ses opérations à toute personne qui en fait la demande soit au Siège social à Paris, 87, rue de Richelieu, soit à ses Agents dans les départements.

NOUVEAU BANDAGE RÉGULATEUR
sans sous-cuisse, léger, solide et ne gênant aucune partie du corps, reconnu le plus efficace pour la Guérison des Hernies.
19 Médailles. Henri BIONDETTI, 48, r. Vivienne, Paris.

JOYEUX VIVEURS & CHANTEURS
Voulez-vous rire, faire rire et amuser vos amis? Demandez les 6 catal. illustr. réunis en 1900. Nouv. trucs, farces, attrapes, tours de physique, littérature, sonnets, magie, chansons, articles utiles, etc. Envoi gratis. Maison D. Rigolet, 23, rue St-Sabin, Paris.

POUR RIEN
L'envoi le plus magnifique Catalogue illustré par Montres, Pendules, Bijouterie, prix et qualité défiant toute concurrence. Adresser demandes au GRAND COMPTOIR NATIONAL D'HORLOGERIE DE BESANÇON.

VARICES
et MAUX de JAMBES immédiatement soulagés par les BAS ELASTIQUES de CLAVERIE, Spécialiste breveté et seul fabricant, 234, Faubourg Saint-Martin, Paris. D'une confection parfaite et d'une solidité garantie, ses bas sont toujours faits sur mesure et donnent sans une compression régulière sans occasionner aucune gêne. Demandez prix courant envoyé gratis avec manière prendre mesures.

Dictionnaire de Médecine Pratique
A L'USAGE DES GENS DU MONDE
Par le Dr VERNON
MAGNIFIQUE OUVRAGE de 1512 pages
3 VOLUMES dont un relié souple, toile rouge.
500 GRAVURES ORIGINALES
10 Planches hors texte EN COULEURS
ANATOMIE (NOTIONS ÉLÉMENTAIRES) A LA PORTÉE DE TOUS
Toutes les Maladies et leur traitement.
Soins à donner en attendant le Médecin.
LES PLANTES MÉDICINALES
Médication par les Simples
En vente dans toutes les Librairies
Les 3 v. franco par postal gare: 5 fr. contre timbres ou mandat adressés à M. VERNOT, éditeur, 6-8, r. Duguay-Trouin, Paris
Ajouter 0 fr. 25 c. en plus pour recevoir en postal domicile partout où ce mode d'expédition peut s'employer.

POUDRE ROCHER
LAXATIVE - DÉPURATIVE
Antiglaireuse - Antibilieuse
Guérison sûre et certaine de la
CONSTIPATION
Assainissement rationnel de l'intestin, du Sang et de l'appareil digestif. — Prix du flacon de 20 doses: 2,50 francs. GUINET, Ph^o, 1, R. Michel-le-Comte, Paris et toutes Pharmacies.

ON MAIGRIT
en quelques semaines; la taille s'amincit, ainsi que le ventre et les hanches. Plus de doubles mentons! Jeunesse éternelle et fermeté des chairs. L'obésité disparaît en prenant chaque jour une petite cuillerée de la **POUDRE D'HOWELAND**, qui réussit toujours et n'incommode jamais. Envoi, sans marque extérieure, d'un flacon et d'une instruction détaillée, après réception d'un mandat-poste de 5 fr. adresse à CHARDON, Pharmacien, 10, RUE ST-LAZARE, PARIS.

Beauté, Jeunesse éternelle!
PAR LE MERVEILLEUX **PHYRYNE-FLUIDE** de VIBERT
Dépôt: B. ROCCA, 5, Boulevard des Italiens, PARIS.
Lyon: F. VIBERT, CONCESSIONNAIRE.

POMMADE MOULIN
Guérit Dartres, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Eczéma, Hémorroïdes. Fait repousser les Cheveux et les Cils.
2,50 le Pot franco **Ph^o Moulin**, 39, r. Louis-le-Grand, PARIS.

L'APIOL des D^{rs} JORET & HOMOLLE
régularise les ÉPOQUES.

ACCORDEONS beaux et solides, appris en quelques jours avec nouvelle méthode. Violons, Pistons, Mandolines, Guitares. CATALOG. GRAT. LAUBERT, 8, R. des Carmes. CATALOG. GRAT.

IDENTITION SIROP DELABARRE
(3^e 50) SANS NARCOTIQUE (LE FLACON)
Facilite la SORTIE DES DENTS PRÉVIENT OU FAIT DISPARAITRE Tous les ACCIDENTS de la 1^{re} DÉTENTION.
EXIGER LE TIMBRE OFFICIEL ET LA SIGNATURE DELABARRE
FUMOUZE-ALBESPEYRES, 78, FAUB^o ST-DENIS, PARIS-ET PH^{ies}

RUBINAT Source du Dr LLORAC
La seule approuvée par l'ACADÉMIE de MÉDECINE de PARIS
Purge immédiatement et sans irritation à la dose d'un verre à bordeaux, n'exige aucun régime.
(ÉTIQUETTE JAUNE AVEC ÉCUSSON ROUGE)

HYGIÈNE DE LA TOILETTE
Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COAL-TAR SAPONNÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Pharmacies SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

Buvez tous du **CAFÉ BARLERIN**
HYGIÉNIQUE DE SANTÉ
Contre Maladies de l'estomac, Mauvaises digestions, Maladies nerveuses, etc. — SE VEND PARTOUT.
En gros, à TARARE (Rhône). M. R. BARLERIN, envoi franco une boîte contre 1 fr. 25.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON & LA MÉDITERRANÉE
La Compagnie P. L. M. organisée, avec le concours de l'Agence DESROCHES, plusieurs excursions qui permettront de visiter de Janvier à Mars: les unes, l'Italie et le Littoral de la Méditerranée (Carnaval de Nice); les autres, l'Égypte et le Nil et la Syrie et Palestine.
Dates de départ et prix suivant l'itinéraire choisi.
S'adresser, pour renseignements et billets, aux bureaux de l'Agence Desroches, 21, rue du Faubourg Montmartre, à Paris.

GUÉRISON ASSURÉE PAR LA POMMADE DE YEUX ET SAUPIÈRES
EXIGER SUR LE COUVERTURE DU POT le SIGNATURE
Remède dans toutes les Pharmacies

ANÉMIE, CHLOROSE, FAIBLESSE
Ferrugineux le plus assimilable
DRAGÉES GELIS-CONTÉ
Approbation de l'Académie de Médecine de Paris.

NORD-EXPRESS
Le train de luxe Nord-Express circule tous les jours entre PARIS-NORD, LIÈGE et BERLIN avec continuation le vendredi de BERLIN sur VARSOVIE, les jeudis et dimanches de BERLIN sur ST-PÉTERSBOURG. — Au retour, les samedis et mercredis au départ de ST-PÉTERSBOURG, les samedis au départ de VARSOVIE, tous les jours, entre BERLIN, LIÈGE et PARIS.

P'RIRE s'amuser, amuser la société, demander les 3 catalogues Farces, Attrapes, Chansons, Musique, Tours physiques, Articles utiles, Etranges, etc. Maison BAUDOT, 8, Rue des Carmes, PARIS. (Envoi gratuit).
Avant, Après 5 jours **LA SEVE CAPILLAIRE** fait pousser la barbe et les moustaches magnifiquement en 15 ans. Fait repousser les cheveux et etc. Effets prodigieux (2 méd. d'or, 10,000 lettres félicitat.) Le Double grand pot valeur 20 fr., vendu 13 fr.; le grand pot, 21 fr.; le double pot, 10 fr.; le petit pot, 7 fr. 50. Mand. à J. P. P. S. 118, r. St-Antoine, Paris.

LA PATE ÉPILATOIRE DUSSEY détruit radicalement les poils disgracieux sur le visage des Dames (barbe, moustache, etc.), sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. Sécurité. Efficacité garantie. — 50 ANS DE SUCCÈS. — (Pour le menton, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr., 1^{re} m^o.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE**, (20 et 10). DUSSEY, 1, Rue J.-J. Rousseau, 2, 27, 33

PRIME A NOS LECTEURS

Par suite d'une entente avec une des principales maisons d'édition de Paris, nous pouvons mettre à la disposition de nos lecteurs une prime artistique d'un intérêt hors ligne, véritable chef-d'œuvre digne de figurer dans les plus somptueux appartements. C'est la *Rixe* de Meissonier, qui jusqu'ici n'avait pu se trouver à moins de 50 et 100 francs l'épreuve.

Cette splendide gravure au burin, sur acier, est l'exacte reproduction du tableau qui valut à notre grand peintre la plus haute récompense à l'Exposition Universelle de 1867.

Le tableau *la Rixe* appartient aujourd'hui à la Reine d'Angleterre qui en refusa 2.400.000 francs au riche américain Vanderbilt.

Cette gravure hors de pair, tirée sur chine, mesurant 78 c. de large sur 58 c. de haut sera expédiée franco par la poste, soigneusement emballée, à toute personne qui enverra la somme de 5 francs en mandat ou timbres-poste à M. Vermot, éditeur, 20, rue du Dragon, à Paris. Joindre la découpe du journal.

Bons mots et anecdotes

— Quel âge aviez-vous, baron, quand vous vous mariâtes ?

— Je ne sais plus au juste, chère comtesse ; mais, sûrement, ce n'était pas l'âge de raison.

M. de Trudaine, intendait des finances étant au lit de mort, son fils lui dit pour le consoler que le public prenait à sa situation le plus vif intérêt, et qu'il pouvait être assuré de l'estime des gens de bien et du suffrage de tous les bons patriotes, dont il emporterait les regrets.

— Eh bien ! je te légue tout cela, lui répondit le moribond en souriant.

La femme de chambre, à un visiteur :

— Madame est sortie.

— Savez-vous si elle rentrera bientôt ?

— Elle est allée au cimetière ; et pour peu qu'elle s'y amuse...

Nos bons domestiques :

Une bonne. — Trois quarts de beurre à trente-deux s'il vous plaît ?

Le patron. — Faut-il marquer une livre ou une livre un quart ?

— Non, aujourd'hui ne marquez qu'une livre ; seulement, marquez-la à quarante.

Au bal Bullier :

Un petit lignard, accompagné de sa payse, se présente au guichet et demande le prix d'entrée.

— Un franc par cavalier.

— Et par fantassin ?

A table d'hôte, un commis-voyageur verse obligeamment à ses voisins toute la carafe de cidre qui se trouve devant lui.

— Mais, monsieur, lui dit un de ses voisins, vous nous donnez tout, vous ne vous en servez pas !

— Oh ! ne vous inquiétez pas ; à présent je vais pouvoir m'en faire apporter du frais !

CAUSERIE FINANCIÈRE

La semaine s'est achevée dans de meilleures conditions qu'on ne l'avait cru. Dès le début, cependant, le peu d'entrain du marché anglais réagissait sur notre place ; les affaires étaient calmes, et les variations de cours sans importance. Mais vers la fin de la semaine notre place, a paru se désintéresser, momentanément du moins, de l'indécision du marché anglais, et une reprise presque générale s'est produite.

Les fonds d'Etat ont fait bonne contenance ; il faut observer qu'un grand nombre de coupons ont été détachés qui ont redonné un certain entrain aux cours.

Nos rentes ont été très favorisées et leurs progrès ont été appuyés par des achats effectués au comptant par les caisses publiques.

Le 3 0/0 finit à 99 62 à terme et au comptant.

Le 3 1/2 0/0 vaut 102 85 à terme et à 102 95 au comptant.

De nombreux coupons ont été détachés sur le marché des fonds étrangers.

L'italien ex-coupon de 2 fr. s'inscrit à 92 37 ; l'Extérieure Espagnole après 66 20 premier cours, a été ramenée à 65 95 ; elle clôture à 66 35 ; avec le coupon trimestriel de 1 0/0, le cours correspond à celui de 67 33 contre 67 40 hier.

Les fonds russes sont sans changements.

Les fonds Ottomans ont peu varié ; la série C est à 25 70, la série D à 22 60.

La Banque Ottomane reprend à 363.

Les valeurs de crédit sont en reprise. La Banque de France finit à 4205, très calme à ce cours.

La Banque de Paris ex-coupon de 20 fr. finit la séance à 1083.

Le Crédit foncier vaut 710 ex-coupon de 15 fr. Le public se porte vers les obligations de cette Société.

Le Crédit lyonnais a un bon courant d'affaires au cours de 1000 fr.

Aucun changement appréciable n'est à signaler sur les actions des grandes lignes françaises mais leurs recettes sont toujours bonnes.

Peu de changement dans le groupe des valeurs industrielles, qui conservent cependant une bonne allure.

L'action Suez clôture à 3510 ex-coupon de 43,55.

Les Mines d'or ont été délaissées.

La Mode

La forme princesse est toujours celle qui convient par excellence, aux toilettes de cérémonies, de réception, de dîner ou de soirées.

Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, la robe princesse exige une forme impeccable, sans quoi, elle tombe dans la banalité.

Ce qui contribue beaucoup à son élégance, c'est le choix de l'étoffe qui doit être de belle qualité.

On choisira donc les draps merveilleux, les velours façonnés, les soieries superbes, qui sont les nouveautés de la saison et que nous avons déjà signalés.

La robe-princesse exige une traîne, plus ou moins longue, suivant les circonstances ; mais on ne la conçoit pas ronde ; au reste, la coupe des lés de derrière s'y oppose.

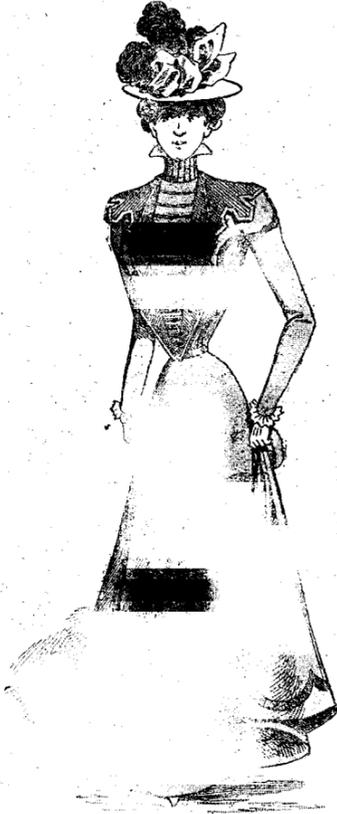
Les robes-tailleur, très pratiques, restent les robes de voyage par excellence. On les fait avec de larges plis derrière et de petites jaquettes courtes.

Ces robes se garnissent de piqûres sur l'étoffe même, ou sur des bandes de drap de même teinte.

Les longs manteaux et les manteaux demi-longs sont un peu abandonnés pour les fourrures.

Les étoffes mélangées s'emploient beaucoup, l'étoffe unie fait le fond de la robe, l'autre est destinée à son ornementation. On fait, à cet usage, des satins unis et à reliefs, de la peau-de-soie unie et de la peau-de-soie avec des reliefs de velours, blancs ou noirs. Le dernier mot, ou le dernier cri de l'élégance, ce sont des applications sur fond uni de bandes de satin, peintes à l'aquarelle.

Par ces jours bristes et gris, il est bon de savourer les délices du coin du feu, enveloppée



COSTUME DE VILLE NOUVEAUTÉ.

dans une bonne robe de maison, bien chaude et bien douillette, ce qui ne doit nuire en rien à l'élégance que l'on peut lui donner.

La fantaisie a, dans ce genre de toilette, le champ le plus large et le plus libre ; toutes les formes sont admises ; tous les genres d'étoffe sont aptes à leur confection : Mousselines de soie, plissées, gaufrées crêpes, et crepons ; mousselines ou soies Liberty, unies ou à grands ramages ; velours unis ou frappés, etc., etc.

Les formes Empire ou Louis XV sont celles qui conviennent le mieux à la robe d'intérieur. Et quelle garniture emploierait-on si ce n'est la dentelle ?

La dentelle se prête, en effet, à toutes les combinaisons ; elle s'adapte, d'ailleurs, très facilement et très gracieusement. Tantôt ce sont des volants, qui s'achèvent on ne peut mieux, la grâce et la souplesse d'une robe presque flottante.

Employée en applications découpées, la dentelle produit encore le plus joli effet.

Les réceptions, dîners, etc., vont se succéder encore pendant quelques semaines. Rien de bien nouveau à signaler sur cette question.

Des petites plantes vertes sont placées dans des corbeilles basses et des fleurs coupées sont agréablement disposées ; les jeunes filles se chargent ordinairement de ce soin ainsi que celui de mettre le couvert. Une teinte uniforme est est quelquefois choisie pour la note dominante des ornements. Tout cela est affaire de goût et peut varier à l'infini.

Le chemin de table est d'une couleur tranchante.

La maîtresse de maison a soin de placer ses invités de la façon la plus agréable pour eux et de donner à tous des voisins avec lesquels ils sympathisent. C'est là où doit s'exercer surtout son tact et sa délicatesse.

Pour ces dîners, une robe de soie noire un peu ornée pour les mamans voire même un peu ouverte est tout indiquée. Les jeunes filles ou eunes femmes portent des toilettes claires,

robes d'été par exemple ou corsages habillés et jupes noires.

Les petits fichus Marie-Antoinette sont gracieux pour la circonstance ; ils s'attachent de côté avec un motif de bijouterie ancienne, ou une fleur naturelle. La coiffure est plus soignée que d'habitude mais sans aucune prétention ; un ruban ou une fleur conviennent aux jeunes filles.

Après le dîner, on passe au salon où le café et les petits jeux font suite aux conversations. La musique sert d'intermède ; quelquefois une sauterie prolonge la soirée et chacun emporte le meilleur souvenir de ces fêtes intimes qui ont le grand charme de pouvoir s'improviser facilement, puisqu'elles ne nécessitent aucune recherche.

YVONNE.

La Crème Simon n'est pas un fard, elle remplace avantageusement le cold-cream, son aristocratique parfum l'a fait adopter par toutes nos élégantes mondaines.

LE MÉDECIN DE LA MAISON

Contre la névralgie.

Comme traitement local, on recommande l'emploi du liniment dont voici la formule :

- Chloroforme..... 5 grammes.
Laudanum de Rousseau... 10 grammes.
Baume de Fioravanti.... 50 grammes.
Ammoniaque liquide..... 1 gramme.
Méléz.

Ce médicament doit s'employer en frictions, On en verse environ une cuillerée à café dans le creux de la main et on exerce, pendant dix minutes une douce friction sur le point douloureux et sur le trajet du nerf sensible. Après la friction, on recouvre d'ouate et de flanelle la partie malade. Ce petit traitement doit être pratiqué soir et matin. Si la névralgie est rebelle on peut, sans inconvénient, l'appliquer quatre fois par jour.

Le traitement local doit être secondé par l'action générale de médicaments pris à l'intérieur, et, dans leur emploi, il faut tenir grand compte du type de la névralgie. La névralgie franchement intermittente se trouvera très bien des préparations anti-périodiques : quinquina et composés quiniques, le succès en est presque assuré.

Quant aux névralgies continues, le bromure de potassium et le bromure d'ammonium à haute dose en ont très souvent raison. Le sirop dont voici la formule remplit parfaitement cette indication.

- Bromure de potassium... 12 grammes.
Bromure d'ammonium... 12 grammes.
Sirop d'écorces d'oranges. 240 grammes.
Méléz.

Un adulte devra en prendre de une à quatre cuillerées à bouche par jour, à des intervalles égaux.

Moyens de prévenir les engelures.

Se laver tous les jours les mains et les pieds dans de l'eau salée, dans laquelle on aura mis de la poudre de camphre.

Se frictionner légèrement les pieds et les mains, en les humectant de temps en temps avec de l'eau-de-vie camphrée.

Tous les soirs, en se couchant, envelopper les mains ou les pieds dans des linges mouillés et saupoudrés de camphre.

Se frictionner avec de l'eau de Cologne pure ou une forte décoction de plantes aromatiques dans du vin. Pour avoir cette décoction, prendre des menthes, de la sauge, du thym, du romarin, faire bouillir des feuilles de ces plantes dans du vin et s'en servir à froid.

Comment on guérit les douleurs.

On obtient à peu de frais la guérison, radicale et sûre des douleurs, sciatiques, lumbago, point de côté, maux de reins ; refroidissements contusions, fluxions de poitrine, etc., en appliquant sur l'endroit malade un Topique Bertrand.

60 années de succès et des milliers de guérisons prouvent la merveilleuse efficacité de ce remède. Le Topique Bertrand de 1 fr. et la Toile de mai (pour pansement) de 0 fr. 25 sont envoyés franco, avec notice, contre mandat adressé à M. Dardel, pharmacien, 141, rue de Rennes, à Paris.

Convalescents, travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs, voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus rudes, combattre l'essoufflement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli ? Usez du Glycéro-Kola Henry Mure. Notice gratis.

Un flacon 4 fr. 50, 2 flacons 8 fr. ; franco contre mandat-poste adressé à la maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

Préparation pour calmer les douleurs des dents.

Esprit odontalgique.

- Mélanger :
Alcool..... 8 grammes.
Camphre..... 4
Opium..... 25 centigr.
Essence de girofle.. 20 gouttes.

On en imbibé du coton qu'on introduit dans la cavité de la dent.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

Nettoyage des bijoux en or.

Les bijoux ordinaires en or, renfermant 250/0 de cuivre, se ternissent par l'usage et prennent un aspect sale, à cause de l'oxydation du cuivre. On peut leur rendre l'éclat primitif en les lavant avec un peu d'ammoniaque caustique.

Pour reconnaître les œufs frais.

Si on veut reconnaître immédiatement, sans les mirer, si des œufs sont frais ou non, faites dissoudre 120 grammes de sel blanc de cuisine dans un litre d'eau pure, et lorsque la solution est complète, trempez-y l'œuf dont vous voulez connaître la date. S'il est du jour, il va au fond du vase ; s'il est de la veille, il n'atteint pas tout à fait le fond ; s'il a trois jours, il flotte dans le liquide ; s'il a plus de cinq jours, il vient à la surface, et la coque ressort d'autant plus que l'œuf est âgé.

Quelques plats pour la Semaine

Table with 2 columns: En gras, En maigre. Lists various recipes like Potage à la provençale, Soupe à l'oignon liée à l'œuf, etc.

Rougets en caisse. — Videz les rougets par les ouïes, séparez avec soin les foies des intestins et réintégrez-les dans les corps des rougets, avec un peu de beurre manié de sel, poivre et persil haché fin ; faites une boîte en papier, huilez-la bien et disposez dedans les rougets tête bêche ; arrosez-les d'huile d'olive fine, et saupoudrez-les de persil haché, sel, poivre et d'une pointe d'ail. Placez la caisse sur le grill au-dessus de cendres rouges et disposez dessus un couvercle garni de feu, on évite par là d'avoir à retourner les rougets. Au moment de servir, exprimez dessus un jus de citron. Il en est qui ne vident pas les rougets de la Méditerranée.

Distractions et Jeux d'Esprit

Anagramme.

Ami lecteur, sans être esclave,
Loin d'avoir toute liberté,
Je dois, qu'il soit lord ou burgrave,
A mon maître fidélité ;
Aussi, leste et d'un pas agile,
Peut-on me voir journallement ;
A ses ordres, toujours docile,
Obéir ponctuellement.
Quoique de souche roturière,
Autrefois, j'eus l'insigne honneur
D'habiter la maison princière
D'un illustre et noble seigneur ;
Là, j'en prends à témoin l'histoire,
Elaborant menus exquis,
De Condé, mon unique gloire,
Fut de flatter les appétits.

Losange-Snnet.

A Monsieur V. BONNET.
0 0 0 0
0 0 0 0
0 0 0
0

Naguère un titre honorifique
Au vaste pays africain,
Ou simple lettre alphabétique
Applicable au dominicain.

— De la péninsule italique,
Un savant, illustre écrivain,
Dont un frère oiseau vous indique,
Du nom, signalement certain.

La vieille cité bourguignonne
Dont la provenance assaisonne
Mets parfois sans grave saveur.

— Selon que l'on me considère,
Je fais souffrir et je sais plaire.
— A Neufchâtel est en faveur.
Alcide CHAPEAU.

Solutions de l'avant-dernier numéro :

P O R T E
O U I E
R I S
T E
E
P
I L
D R U
I R A M
P L U M E

Solutions justes : Pocahontas. — Marius. — Midi soixante et un. — Ch. Conti à Ajaccio. — Altieri. — Sancaffi. — Joseph Varson H. — Sam et Crase. — Jean Blique. — L'agile A. Gilles. — Pauvre ami. — Etienne du Horse Shor. — La petite limace rouge. — Le sonneur de cloches du Vieux Caillou. — Dalphin Clément à Francnegriars. — X. Ellival, doyen des cédipes de France.

Le gérant : HOUVENNON



Scènes de désordre à Saint-Etienne pendant les grèves